Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 29 (1972)

Heft: 1

Artikel: Contamination primaire ou modifications secondaires dans la tradition médiévale du De morbo sacro? : la cas du Corsinianus 1410

Autor: Rivier, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-23623

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Contamination primaire ou modifications secondaires dans la tradition médiévale du De morbo sacro?

Le cas du Corsinianus 1410

Par André Rivier, Lausanne

Dans un mémoire qui fit époque[1], Wilamowitz avait mis en relief ce qu'il appelait «die unvergleichlich beste Überlieferung der Wiener Handschrift ϑ»[2], et marqué fortement la supériorité de ce témoin sur le reste de la tradition du traité hippocratique De morbo sacro. Traitant cette tradition comme une masse, désignée par le nom de vulgate[3], il laissait le soin aux futurs éditeurs de séparer dans ce conglomérat le grain et l'ivraie, et d'en tirer parti pour l'établissement du texte. C'était poser implicitement le problème du ms. M[4], auquel remonte en dernier ressort la totalité de la tradition récente. Ce témoin, en effet, est loin de présenter toutes les altérations qui, entrées pour la plupart au XIVe et au XVe siècle dans le traité de l'épilepsie, font le plus clair de l'infériorité de la vulgate relativement au texte du Vindobonensis[5]. Et comme le ms. ϑ, de son côté, n'est pas exempt de corruptions en des passages où le Marcianus a conservé la 'paradosis', il y a lieu de donner tout son poids au témoignage de ce dernier dans la constitution du texte, quelque décision que prenne l'éditeur en dernier ressort dans chaque cas particulier.

A vrai dire, le temps où, sous l'effet des observations réunies par Wilamowitz, on pouvait être tenté de surestimer le prix du ms. de Vienne paraît aujourd'hui

---

* Je dois à mon collègue F. Heinimann, qui a bien voulu revoir le manuscrit du présent article, plusieurs observations et corrections dont je le remercie vivement. Les erreurs, bien entendu, restent miennes.

[1] *Die hippokratische Schrift περὶ ἱρῆς νούσου*, Sitzungsber. d. Preuss. Akad. der Wiss. 1901, 2–23.

[2] Vindobonensis med. gr. 4, s. X.

[3] Wilamowitz, ibid. 2.

[4] Marcianus gr. 269, s. XI. Cette date, comme celle du Vindobonensis, n'est plus unanimement admise. R. Joly, *Hippocrate, Du Régime* (Paris 1967) XXIII, et J. Jouanna (voir ci-après, n. 9) placent M au Xe siècle et le tiennent pour plus ancien que ϑ (XIe siècle). Ils ne donnent pas de raisons mais paraissent tributaires des nouvelles recherches conduites sur ces mss. par Jean Irigoin à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (voir l'Annuaire 1966/67 de la Section des sciences historiques et philologiques [Paris 1966] 166). R. Joly, loc. cit. XXV, renvoie à l'*Introduction générale* que donnera, sur la traduction manuscrite, J. Irigoin à l'édition de la Collection des Universités de France. J. Jouanna, quant à lui, s'est peut-être expliqué sur la date de M dans sa thèse sur le *De natura hominis*; mais celle-ci n'a pas été publiée (cf. ci-dessous, n. 104 et 106). Faute de connaître le détail de ces travaux, il n'est pas possible actuellement de se prononcer sur leurs conclusions, et l'on s'en tiendra jusqu'à nouvel ordre à la date traditionnelle.

[5] A ce sujet, voir mes *Recherches sur la tradition manuscrite du traité hippocratique «De morbo sacro»* (Berne 1962) 100–135, et comparer les observations de Th. Gomperz relatives au *Περὶ τέχνης* dans *Die Apologie der Heilkunst* (Leipzig ²1910) 61–64.

révolu[6]; il y a même des indices que le souci de tenir la balance égale entre le Vindobonensis et le Marcianus peut inciter la critique à minimiser l'activité de révision dont le second témoin offre des traces manifestes, que le premier est loin de présenter au même degré[7]. Cette tendance encourage le recours à une procédure éclectique – quand la comparaison des leçons divergentes ne permet pas de départager M et ϑ sur la base de critères linguistiques ou relatifs au contexte – laquelle ne fait pas droit à la position réciproque des deux mss.[8]. Elle ne favorise pas, d'autre part, l'estimation du témoignage du troisième manuscrit qui entre en compte pour l'édition de la seconde partie de De morbo sacro[9], le Corsinianus 1410.

S'il est vrai que M présente les traces d'une volonté délibérée de corriger et de normaliser le texte jusque dans sa syntaxe et son style – ce qui peut être établi, pensons-nous, à l'aide de quelques passages de la première moitié de De morbo sacro, où M est seul en présence de ϑ[10] –, le fait est susceptible d'influer sur l'idée que nous nous faisons de la genèse du texte du Corsinianus et, par contrecoup, de la position qu'il occupe dans la tradition manuscrite de la seconde partie. Nous ne pourrons donc nous dispenser d'examiner ce point si nous voulons reprendre ab ovo l'évaluation du texte transmis par ce ms.

Dans les pages qui suivent, toutefois, nous nous proposons un autre but. Nous souhaitons poser une question préalable, qui naît directement, à notre sens, du dernier état des discussions relatives au Corsinianus, et qui, par sa nature même,

---

[6] Comparer notamment H. Diller, Gnomon 36 (1964) 238. 243.

[7] Dans l'introduction de sa récente édition du *De morbo sacro* (*Die hippokratische Schrift «Über die heilige Krankheit»*, Berlin 1968), H. Grensemann propose une évaluation des deux ms. fondée sur la connaissance du matériel réuni pour la préparation de l'Hippokrateslexikon (Hambourg). Si ϑ révèle la présence de «bewusste Eingriffe in den Text» ainsi que d'«offenkundige Zusätze» (p. 32), c'est dans une moindre mesure que M, lequel présente un texte visiblement «retravaillé»: normalisation et modernisation de la langue et contamination à l'aide d'autres branches de la tradition. Aucune trace de celle-ci ne peut être relevée à coup sûr dans le *De morbo sacro*. Toutefois, le doute subsiste (p. 36) alors que ϑ est franc de tout soupçon à cet égard (p. 33). A une nuance près (la normalisation de M ne porte pas seulement sur des mots – gloses – mais sur le tour des phrases – syntaxe), nous faisons notre cette estimation.

[8] Voir à ce sujet, en dernier lieu, les remarques de J. Kollesch, Gött. Gel. Anz. 222 (1970) 76s. (recension de B. Alexanderson, *Galenos Περὶ κρίσεων*, Göteborg 1967). Les conclusions tirées par H. Grensemann de la comparaison des ms. ϑ et M (p. 54, «Die Prinzipien der Textgestaltung») sont cohérentes; il ne me paraît pas qu'il ait toujours tiré parti dans l'établissement du texte de la supériorité qu'il reconnaît à ϑ sur le texte de M (suspect de contamination), quand les deux ms. ne peuvent être départagés par des critères internes.

[9] De l'avis même des critiques qui assignent au Corsinianus une position beaucoup plus marginale que ne le proposaient mes *Recherches* (voir ci-dessous, p. 14): «codex recentior, non deterior» H. Diller, Gnomon 36 (1964) 244. Cf. W. Bühler, Byz. Zeitschr. 58 (1965) 369; H. Grensemann, Archives internationales d'histoire des sciences 17 (1964) 355, *Die hippokratische Schrift «Über die heilige Krankheit»*, Einleitung 54s. J. Jouanna estime, en revanche (Rev. Phil. 43 [1969], recension de l'édition de Grensemann, p. 266s.), que le Corsinianus, sauf bonnes conjectures, n'a rien à faire dans l'apparat critique. Son argumentation n'est pas convaincante (voir ci-dessous, p. 39ss. et n. 97. 115).

[10] VI 352–374, 23 Littré. Le Corsinianus intervient de VI 374, 23 à la fin (396, 9) dans les conditions décrites dans *Recherches* 27. 30–32.

se prête à un traitement séparé. Nous l'aborderons ci-après sans mettre en cause la manière dont le texte de M a été élaboré, nous réservant de revenir sur ce sujet à une autre occasion.

L'examen des leçons que le Corsinianus, témoin du XVe siècle, possède en commun avec ϑ, en dépit des traits qui l'apparentent d'autre part au Marcianus, m'avait conduit à admettre dans le travail déjà cité[11], que le Corsinianus (= C) dépendait avec M d'un modèle commun perdu, et que ce modèle β remontait quant à lui à un exemplaire en onciale sur lequel ϑ avait été directement ou indirectement copié. Dans cette hypothèse, β représente un stade intermédiaire de l'évolution du texte qui aboutit au Marcianus: une part des innovations qui caractérisent M étaient déjà présentes dans ce modèle commun – rendant compte ainsi de la parenté de M avec C – mais s'y trouvaient mêlées aux leçons de ϑ définitivement expulsées du Marcianus qui subsistent dans le Corsinianus en dépit des fautes et modifications secondaires introduites postérieurement, entre le XIe et le XVe siècle.

Dans une recension publiée en 1964[12], H. Diller a soumis cette hypothèse à un examen rigoureux, fondé sur une connaissance exhaustive du matériel. Au terme de cet examen, il rejette la solution que j'avais présentée, qui ne lui paraît pas rendre compte de toutes les données de la tradition manuscrite, et propose l'explication suivante: le texte du Corsinianus dérive de celui du Marcianus, et les leçons que C possède en commun avec ϑ proviennent d'une contamination. Cette conclusion se fonde sur une série d'arguments tirés de la comparaison des trois textes; elle fait état notamment des leçons propres à C, dont deux au moins, selon notre critique, décèlent peut-être l'emploi d'un exemplaire distinct de M et de ϑ (mais très proche de ce ms.), représentant un état du texte plus ancien[13]. Elle tire également parti d'un certain nombre de fautes communes à C et à ϑ: dans ces passages, la leçon correcte présentée par M ne s'explique pas de manière satisfaisante par l'hypothèse d'une conjecture ou en supposant l'existence de variantes dans le modèle commun β. L'analyse de Diller a trouvé un écho et des prolongements dans l'examen que d'autres savants ont consacré à cette question[14]: ils accueillent sans réserve la thèse de la contamination. Je ne pense pas, quant à moi, qu'elle soit établie de façon définitive. Sans sous-estimer la portée des observations réunies en sa faveur – celles-ci prennent appui, notamment, sur les silences qui affectaient ma démonstration[15] – il ne me paraît pas qu'elles prouvent de manière concluante

---

[11] *Recherches* 50–68. [12] Gnomon 36 (1964) 236–244.

[13] Ibid. 243. Il s'agit de 376, 15 *μελεδανθῶσι* C: *θεραπευθῶσι* ϑ M; 386, 5 (après *ἐπικρατέει*) *τῆς τε ἀνθρωπίνης φύσιος καὶ σφόδρα εἰκὸς κρατέειν* C: non habent ϑM. Nous reviendrons bien entendu sur ces leçons dans la seconde étape annoncée ci-dessus.

[14] Voir les travaux mentionnés n. 9. Ils seront désignés ci-après par le nom de leur auteur, sauf l'édition du *De morbo sacro* de H. Grensemann (= Grensemann, *Heilige Krankheit*).

[15] J'avais évoqué, *Recherches* 51, l'hypothèse de la contamination (C résultant du texte de M modifié à l'aide de ϑ), pour l'écarter sur la foi d'un argument de portée générale: cette hypo-

que le texte de C n'est autre que celui de M mêlé au texte de ϑ ou d'un manuscrit jumeau ou plus ancien. Remettant à plus tard l'examen des principaux indices allégués, je voudrais faire part d'une difficulté globale, ou de principe, qui me paraît soulevée par la théorie de la contamination.

Admettons la filiation qu'elle propose, supposons que le Corsinianus 1410 dérive en effet du Marcianus: comment nous représentons-nous l'opération qui engendra le texte de C? Nous devons compter avec deux possibilités. Ou bien l'auteur de la contamination, disposant d'une copie de M et de ϑ (ou d'un très proche congénère) a mêlé directement le texte de ses deux modèles, recopiant tantôt l'un tantôt l'autre[16]. Ou bien un copiste a reporté dans les marges ou entre les lignes du descendant de M des leçons tirées de ϑ ou de son congénère. Puis ce copiste, ou un autre, a tiré du texte ainsi collationné la matière d'une «rédaction» unique, fondant en un texte nouveau les deux séries de leçons qu'il avait sous les yeux[17]. Ce sont deux procédures distinctes, qui ne sont pas propres à être combinées.

Si nous admettons qu'il y a eu collation préalable, il nous est loisible, ici encore, de penser que cette opération a obéi à des principes différents. Ou bien le copiste a procédé de façon raisonnée, cherchant à obtenir le texte le plus lisible ou le plus intelligible à son gré (et c'est a priori l'éventualité la plus probable[18]) – à moins qu'il se soit intéressé particulièrement aux singularités de son modèle le plus

---

thèse oblige de prêter au copiste un goût quasi moderne pour les locutions «rares ou archaïques» qui distinguent le texte de ϑ, trait tout à fait singulier et contraire au processus de normalisation à l'œuvre dans tous les descendants (recentiores) connus de M. Il eût été naturel, et prudent, d'éprouver la force de cet argument à l'aide d'une contre-épreuve fondée sur l'examen des leçons propres de C. Je me suis borné à mentionner celles-ci (*Recherches* 53 n. 1), sans produire une liste exhaustive ni les soumettre à une analyse détaillée. Lacune, que n'excuse pas le souci de ne pas allonger la discussion. Toutefois, un point avait été marqué (ibid.) dont je m'étonne de ne trouver mention dans aucune recension des *Recherches*, et qui nous retiendra encore ci-après. A savoir la distinction nécessaire entre deux moments de l'évolution du texte: d'une part la période qui s'étend jusqu'au XIe siècle, date de la confection du texte de M, et d'autre part la période qui va du XIe au XVe siècle, date à laquelle C fut copié. Il est clair, en effet, que la physionomie de ce ms. est affectée par des modifications intervenues dans la deuxième période («modifications secondaires», *Recherches* 53 n. 1) et que ces modifications, dans lesquelles la contamination a pu jouer un rôle, ne peuvent être alléguées s'il s'agit d'apprécier un état du texte plus ancien, éventuellement antérieur à la copie de M. Ainsi en va-t-il des similitudes que C offre avec les recentiores, dont les partisans de l'hypothèse de la contamination font état. A ce sujet, voir ci-après, p. 39ss.

[16] W. Bühler (ci-dessus, n. 9) 367 semble incliner vers cette représentation: «C schreitet mehrfach ausgerechnet da, wo ϑ und M auseinandergehen, zu einer Konjektur oder folgt zwar der einen Hs., ändert aber auffälligerweise die Wortstellung, ... so als habe ihn die Diskrepanz seiner Vorlagen zu dieser Freiheit ermutigt.»

[17] C'est le sentiment qu'on retire des appréciations de H. Diller 242 (... «eklektisches Verfahren ... den Lesarten gegenüber» ... – «Hier liegt ... eine sehr überlegte Redaktion vor» [à propos de 376, 2s.]), et de H. Grensemann 355 («... ein Variantentext ... in dem Sinne, dass es eine Vorstufe zwischen M und C gegeben hat, in der die Resultate eines Textvergleiches mit Θ und einer sonst nicht bekannten Hs. verzeichnet waren»), et *Heilige Krankheit* 41 («Mischung des M- und Θ-Textes»). W. Bühler 367 parle aussi du «Mischcharakter» du texte de C.

[18] Comme semble aussi le penser H. Diller 241 à propos de 376, 5 *ἢ πόθεν ϑ*: *ὁκόθεν* M: *ἢ ὁκόθεν* C («der Text wird dadurch 'lesbarer'») et 242 sur 386, 21 («Die Lesart *τοῦτο δὲ καὶ* von C stellt jedenfalls einen sachlich und sprachlich klaren Zusammenhang her»).

ancien[19]. Ou bien on peut admettre, en supposant que l'auteur de la 'collation' n'est pas le même que celui de la 'rédaction', que celle-ci s'est faite au petit bonheur, sous l'impulsion du premier mouvement et comme de façon mécanique. Quant à savoir si l'on peut créditer le copiste d'une attention intermittente et admettre que son travail procède tantôt du premier et tantôt du second principe, c'est une question qu'il est peut-être imprudent de décider dans l'abstrait, et sur laquelle nous reviendrons: qu'un tel contraste se manifeste entre deux alinéas ou deux sections du texte est une chose; qu'il surgisse au sein même d'une phrase en est une autre[20]

Ce qu'on ne peut admettre, toutefois, c'est qu'à tout moment et en tout lieu la contamination obéisse à n'importe quelle cause et suive n'importe quel principe. S'agissant d'une 'rédaction', c'est-à-dire d'un travail de main d'homme, non pas d'un brassage abandonné au hasard, on doit s'attendre à un minimum de cohérence sur le plan des intentions. Les défaillances – même en leur faisant la part belle – n'expliquent pas tout. Elles seraient inaptes, en particulier, à rendre compte du voisinage, au même endroit, d'une 'bonne' leçon, manifestement choisie après mûre réflexion, d'une leçon reposant sur une lecture hâtive et erronée et d'une troisième combinant de façon mécanique les textes en présence. Autrement dit: dans l'éventualité d'une contamination délibérée et méthodique (hypothèse généralement retenue par les critiques cités), l'ensemble des transformations qui lui sont imputables doivent offrir une certaine cohésion. Il en va autrement de la configuration globale du texte à quoi elle aboutit et des fautes individuelles qu'il est susceptible de présenter. On ne peut exiger que chacune d'elles trouve une explication rationnelle[21]; mais la genèse du nouveau texte, disons: la formule de l'alliage qui le constitue doit offrir un minimum d'intelligibilité.

Reportons-nous maintenant au Corsinianus et demandons-nous quelles constatations son texte nous propose, si nous tenons que ce texte, d'abord dérivé du Marcianus gr. 269, fut ensuite combiné avec la version du Vindobonensis ϑ ou d'un ms. très proche (ci-après Θ[22]) entre le XIe et le XVe siècle. Nous grouperons une première série d'observations sous trois chefs principaux:

---

[19] Cf. Jouanna 265 («il lui arrivait parfois de remplacer un mot courant de son modèle de base par un mot rare du modèle secondaire»), et ci-dessus, n. 15.

[20] On distinguera cette pratique de celle décrite par W. S. Barrett à propos du Vaticanus gr. 909 (V, s. XIII) d'Euripide (*Euripides, Hippolytos* [Oxford 1964] 74): «The nature of the fluctuations suggests that the copyist ... had two separate exemplars and used them as the fancy took him: sometimes he was lazy and ignored one exemplar entirely or almost entirely, sometimes he attempted to select as he went.» Ce qui fera question, dans le cas du Corsinianus, ce n'est pas de savoir si l'auteur de la contamination présumée utilise ou n'utilise pas son second modèle (par l'intermédiaire, ou non, d'une collation), mais *comment*, quand il l'utilise, «he attempts to select». Sur le cas de quelques autres témoins «hybrides» byzantins comparés au Corsinianus, voir ci-dessous, n. 80.

[21] Selon la maxime: «Die Fehler sind ihrer Natur nach nur im Durchschnitt, nicht im Einzelfall berechenbar», etc. (P. Maas, *Textkritik* [Leipzig ³1957] 11).

[22] Dans les pages qui suivent, le sigle ϑ désigne donc le Vindobonensis med. gr. 4 en tant que livre actuellement disponible; le sigle Θ, en revanche, englobe l'hypothèse d'un exemplaire

1. – Le nombre des leçons de Θ insérées par le Corsinianus est élevé: il laisse subsister, cependant, une proportion notable des cas où C s'accorde avec M contre le ms. de Vienne. Les chiffres (qui indiquent un ordre de grandeur)[23] sont les suivants: sur 212 cas de divergence entre Θ et M, le texte de C offre quelque 102 exemples d'accord avec Θ contre 110 où il suit le Marcianus. D'autre part, les leçons de Θ ne se répartissent pas de manière homogène. L'étude de cette répartition fait apparaître des 'zones' dans lesquelles le nombre des emprunts faits à Θ varie par rapport au nombre des leçons communes à C et à M et à l'étendue du texte exempt de divergence entre les trois mss. En d'autres termes, la contamination n'a pas partout la même densité; si l'opération concerne en moyenne la moitié des divergences qui séparent M de ϑ, la proportion réelle est plus faible ou plus élevée suivant les portions du texte envisagées.

C'est ainsi, par exemple, que dans la phrase de 6 lignes qui va de 378, 12 à 378, 17, nous comptons 5 leçons propres à Θ dans le texte de C: elles ont effacé la totalité des divergences qui opposent M à ϑ[24]; la contamination atteint ici 100%. De même de 380,4 à 380,16, si l'on excepte la variante orthographique *ἠρέμασε ϑ*: *-μησεν* M C (*-σε*), 9 divergences entre le Vindobonensis et M ont été effacées dans C au profit de Θ. En revanche, de 384, 13 à 384, 17, sur 6 cas de divergences entre ϑ et M, une seule leçon de M, à proprement parler[25], est effacée au profit de Θ. Semblablement, de 386, 15 à 386, 22, 6 leçons propres à M subsistent dans C contre 3 leçons effacées au profit de Θ[26]. Ce premier type d'observations permet d'affirmer qu'à supposer que le texte de Θ ait été entièrement collationné, les leçons propres à ce ms. n'ont pas été systématiquement introduites dans le texte dérivé du Marcianus. Au surplus, si cette opération (la contamination proprement dite, qu'elle soit imputable à l'auteur de la collation ou à un autre scribe)

distinct, «eine andere, wohl mit Θ verwandte, aber über einen älteren Überlieferungsbestand als diese verfügende Handschrift» (H. Diller 243).

[23] Pour Diller 241 «überwiegen die Übereinstimmungen mit M im Vergleich zu denjenigen mit dem anderen Überlieferungszweig (Θ) deutlich». Grensemann constate quant à lui (*Heilige Krankheit* 40), «dass C sich ... bei etwa 140 Varianten, die ... zwischen Θ und M zu zählen sind, zur Hälfte zu Θ stellt, zur anderen zu M.» Tout dépend de ce qu'on appelle ici variantes. J'ai relevé dans l'apparat de Grensemann, *Heilige Krankheit*, 232 divergences, avec 121 exemples d'accord de C avec M et 111 d'accord de C avec ϑ. Toutes ne sont pas significatives puisque cet auteur retient le chiffre de 140 variantes pour établir sa comparaison entre M C et Θ C. Mes propres relevés sont fondés sur un apparat dont les orthographica (notamment les cas d'élision) et les divergences dialectales sont exclus, sauf quelques spécimens. Dans ces derniers, le compte est de 14 leçons communes à M C pour 2 à Θ C. Ainsi les variantes proprement dites se partagent à peu près également entre les deux groupes, avec un léger avantage pour Θ C (= 100) sur M C (= 96).

[24] Je ne tiens pas compte ici de 378, 17 *ψύξεως ϑ*: *ψύξιος* M C, pas plus que 378, 12 et 17 *ἐπικαταρρεῖ ϑ* C (12 *-ρέει* C): *ἐπικαταρρέει* M (mais 380, 1 *ἐπικαταρρεῖ* C: *ἐπικαταρρέει ϑ* M), variantes dialectales qui relèvent d'un autre type d'analyse.

[25] 384, 15 *λαγανίζει* M: *γαληνίζει ϑ*: *γαληνιάζει* C; sur la valeur de la leçon, voir ci-dessous, p. 22ss. Je ne tiens pas compte de 384, 17 *τὸ χρόνῳ* M: *τῷ χρόνῳ ϑ* C; le texte de C résulte d'une correction peut-être indépendante de Θ.

[26] On aura noté qu'aucun des passages mentionnés ne présente la distribution moyenne des leçons entre Θ C et M C indiquée pour l'ensemble du traité.

s'était effectuée au petit bonheur, sans intention précise ni propos particulier, il y a lieu de penser que le Corsinianus présenterait une distribution plus égale des leçons empruntées à *Θ* et plus proche d'une répartition de nature statistique.

2. – Ces indices ne sont pas favorables à l'idée d'une contamination opérée sans discrimination ou de façon mécanique. D'autres vont dans le même sens, qui sont fournis par les transpositions dont C offre plusieurs exemples. Dans 8 passages au moins – que le texte de C soit celui de M seul, ou soit commun à M et à *ϑ* – l'ordre des mots de ce ms., identique à celui de *ϑ*, diffère de celui de M. Voici ces passages: 382, 21 *ᾗ αὐτῷ τὰ οἰκία ϑ*: *ᾗ αὐτέων ὁ οἶκος* C: *αὐτῶν ὁ οἶκος ἔῃ* M; 384,20 *ἐν τῷ μὲν πλέον* (*-εῖ-*C), *ἐν τῷ δ' ἔλασσον ϑ*C: *ἐν μὲν τῷ πλέον, ἐν δὲ τῷ ἔλασσον* M; 386, 12 *αὕτη ἡ νοῦσος ϑ*C: *ἡ νοῦσος αὕτη* M; 386, 15 *καὶ* (*ηαι* re vera *ϑ*) *ἡδοναὶ ἡμῖν γίνονται ϑ*: *αἱ ἡδοναὶ ἡμῖν γίγνονται* C: *ἡμῖν αἱ ἡδοναὶ γίνονται* M; 392, 7 *νοέειν τε καὶ φρονέειν ϑ*C: *φρονέειν τε καὶ νοεῖν* M; 394, 2 *αἴτιος ὁ ἐγκέφαλος ϑ*C: *ὁ ἐγκέφαλος αἴτιος* M; 394, 14 *πάντα θεῖα καὶ πάντ'* (*-τα* C) *ἀνθρώπινα ϑ*C: *πάντα θεῖα καὶ ἀνθρώπινα πάντα* M; 396, 6 *ψυχρὸν καὶ θερμὸν ϑ*C: *θερμὸν καὶ ψυχρὸν* M[27]. En contrepartie, nous trouvons 3 cas ou C et M ont ensemble un ordre différent de *Θ* et 5 autres cas ou C transpose par rapport à M et à *Θ*[28]. Autrement dit: sur un total de 16 modifications de l'ordre des mots (comptant 2 divergences de texte entre M et *Θ*) C a conservé 3 fois la disposition de son ancêtre présumé, il y a renoncé 8 fois au profit de celle de *Θ*, et dans 5 cas il suit sa propre voie[29]. Le nombre proportionnellement élevé des transpositions conformes à l'ordre de *Θ* exclut une rencontre fortuite, et paraît bien refléter le processus d'une contamination réfléchie, dans la majorité des cas au moins[30].

---

[27] W. Bühler 367 tient qu'en cas de divergence entre M et *ϑ*, il arrive que C, en suivant l'un des deux ms., change de façon frappante l'ordre des mots comme si le désaccord de ses modèles l'avait incité à prendre cette liberté (texte cité ci-dessus, n. 16). Je ne vois qu'un exemple qui aille dans ce sens, et sans doute n'est-ce pas assez pour en faire l'indice d'une tendance: 380, 17 *μεστ(αί) εἰσι αἵματος* M: *αἵματος μεσταὶ πολλοῦ εἰσι ϑ*: *αἵματος πολλοῦ εἰσι μεσταί* C. Quant à 382, 8s. (allégué par W. B., cf. p. 368) *διακόψῃς τὴν κεφαλὴν* M: *διακόψας ὁρᾷς τὴν κεφαλὴν ϑ*: *διακόψας τὴν κεφαλὴν ὁρῇς* C, nous avons en fait (dans l'hypothèse de la contamination) l'ordre des mots de M avec addition de *ὁρᾷς* déplacé, et modification syntaxique correspondante de *διακόψῃς* en *διακόψας*. Quoi qu'il en soit, ces deux passages trahissent, comme ceux énumérés dans le texte, une modification réfléchie.

[28] D'une part 378, 18 *ἐπειδὰν καί ϑ*: *καὶ ἐπειδὰν* M C (recte); 394, 14 *ἕκαστον ἔχει ϑ*: *ἔχει* (*ἔχειν* C) *ἕκαστον* M C; 396, 6 *ξηρὸν καὶ ὑγρὸν ϑ*: *ὑγρὸν καὶ ξηρὸν* M C. D'autre part 378, 10 *ἐς δὲ τὰ δεξιά ϑ* M: *ἐς τὰ δεξιὰ δὲ* C; 380, 3 *τὸ πνεῦμα ταχέως ϑ* M: *ταχέως τὸ πνεῦμα* C; 384, 16 *πυκνοῦ τε ἐόντος ϑ* M: *πυκνοῦ ἐόντος τε* C; 392, 12 *τῶν ἐν τῷ σώματι ἐόντων ϑ* M: *τῶν ἐόντων ἐν τῷ σώματι* C; 394, 16 *τὰ πλεῖστά ἐστι ϑ* M; *ἐστι τὰ πλεῖστα* C.

[29] Dans ces cas, aucune divergence ne sépare les textes de *ϑ* et de M. On peut ajouter le premier cas signalé dans la note 27, où *ϑ* et M diffèrent: il reste isolé (380, 17); le second cas cité augmente d'une unité les cas d'accord entre C et M contre *ϑ* pour l'ordre des mots. Les chiffres sont alors les suivants: sur 18 cas de transposition, C adopte 8 fois l'ordre de *ϑ*; il conserve 4 fois celui de son modèle principal M, et suit 6 fois sa propre voie.

[30] Même si les transpositions du type 392, 7 et 396, 6 peuvent s'expliquer indépendamment en raison de la symétrie des expressions, le nombre élevé des convergences entre *ϑ* et C ainsi que leur isolement dans le texte rendent très improbable l'hypothèse de huit coïncidences fortuites.

3. – Prise dans son ensemble, l'opération que nous envisageons ici présente donc un caractère sélectif et raisonné: quand le Corsinianus suit l'exemple de *Θ*, cela doit résulter d'autant de décisions où la part de l'automatisme ou de l'imitation machinale peut être tenue pour limitée, sinon nulle. Il ne semble pas que, passant à l'examen des portions de texte délimitées par la répartition des emprunts, nous ayons lieu de modifier cette appréciation.

S'agissant, par exemple, d'une 'zone' comme 378, 12 à 378, 17, où toutes les divergences entre M et *ϑ* sont éliminées par C au profit du second ms., on pourrait supposer que la contamination, puisqu'elle est intégrale, s'est effectuée mécaniquement. On pourrait aussi supposer en 384, 12 – 384, 22, où toutes les leçons de M sont conservées sauf une, que cette unique substitution résulte d'une décision gratuite ou arbitraire, c'est-à-dire elle aussi mécanique ou fortuite (ce qui revient au même). S'agissant en revanche de tous les passages où les leçons de *ϑ* et de M se distribuent en quantité égale ou selon un rapport approchant, on est porté à admettre que la contamination relève d'un choix et traduit une préférence, l'un et l'autre motivés. Ainsi les 'zones' 380, 20 à 382, 11 (rapport 4:6, ou 3:4 pour 382, 2–11); 382, 19 à 382, 25 (rapport 3:2); 386, 5 à 386, 11 (rapport 3:5)[31]; 392, 5 à 392, 9 (rapport 4:3); 392, 17 à 392, 22 (rapport 6:3, ou 7:5 pour 392, 15–22).

Mais une procédure aussi disparate, reflétant des attitudes si peu compatibles à l'égard du texte, n'est rien moins que vraisemblable dans les limites de quelques pages. A moins de supposer autant de copistes différents que de parties énumérées ci-dessus, nous sommes en droit, ainsi que nous l'avons marqué plus haut, d'attendre un minimum de cohérence dans le cheminement de la contamination: les motifs de choisir une leçon et d'en écarter une autre peuvent sans doute varier; il ne devrait pas y avoir entre eux – pas plus qu'entre la constitution des diverses sections du texte – d'incompatibilité ni de disparité foncières[32].

Nous admettrons par conséquent que le caractère sélectif et raisonné de la contamination, qui – dans l'hypothèse à l'intérieur de laquelle nous nous sommes placé – a donné naissance au texte de C, s'étend à toutes les parties de ce texte: là même où aucun signe extérieur ne permet de le déceler, comme dans la phrase citée (378, 12–17) où les leçons divergentes de M ont sans exception cédé la place aux leçons de *ϑ*, nous admettrons que le recours à celles-ci ne relève pas d'une adaptation mécanique mais d'un choix délibéré. Cela étant, nous poursuivons nos observations en nous demandant, sur un certain nombre d'exemples, quelle est la qualité de ce choix, quelles directions il emprunte et, cas échéant, à quels

---

[31] Je compte comme une variante l'addition de C en 386, 5. Sur le problème qu'elle pose, voir H. Diller 243, Grensemann 355, *Heilige Krankheit* 41–43. Ce problème sera repris dans le cadre du réexamen du texte du Corsinianus.

[32] Réserve faite des erreurs et omissions de type courant, communes à tous les textes mss., qu'ils soient régulièrement copiés ou contaminés.

Klassisch - philologisches
Seminar der Universität

critères il obéit. Nous commencerons par le premier passage mentionné ci-dessus (378, 12–17)[33], où C a adopté intégralement le texte de *Θ*:

M *ἐπικαταρρέει δὲ. καὶ ἀποτήκεται. τοῖσι μὲν παιδίοισι μάλιστα· οἷσι δ' ἂν διαθερμανθῆι ἡ κεφαλή. ἤντε ὑπὸ ἡλίου. ἤντε ὑπὸ πυρὸς. ἤντε καὶ ἐξαπίνης φρίξηι ὁ ἐγκέφαλος. καὶ τότε ἀποκρίνεται τὸ φλέγμα· ἀποτήκεται μὲν γὰρ ἐκ τῆς θέρμης. καὶ διαχύσιος τοῦ ἐγκεφάλου· ἀποκρίνεται δὲ. ἀπὸ τῆς ψύξιός τε καὶ ξυστάσιος· καὶ οὕτως ἐπικαταρρέει·*	C *ἐπικαταρρέει δὲ καὶ ἀποτήκεται τοῖσι μὲν παιδίοισι μάλιστα οἷσιν ἂν διαθερμανθῆ ἡ κεφαλή, ἤντε ὑπὸ ἡλίου, ἤντε ὑπὸ πυρὸς, ἤντε καὶ ἐξαπίνης φρίξη ὁ ἐγκέφαλος. τότε γὰρ ἀποκρίνεται τὸ φλέγμα. ἀποτήκεται μὲν γὰρ ἀπὸ τῆς θερμασίης διαχύσει τοῦ ἐγκεφάλου. ἐκκρίνεται δὲ ὑπὸ τῆς ψύξιός τε καὶ ξυστάσιος, καὶ οὕτως ἐπικαταρρεῖ.*	*ϑ ἐπικαταρρεῖ δὲ καὶ ἀποτήκεται· τοῖσι μὲν παιδίοισι μάλιστα οἷσ' ἂν διαθερμανθῆι ἡ κεφαλῆι· ἤντε ὑπὸ ἡλίου. ἤντε ὑπὸ πυρός· ἤντε καὶ ἐξαπίνης φρίξη ὁ ἐγκέφαλος· τότε γὰρ ἀποκρίνεται τὸ φλέγμα· ἀποτήκεται μὲν γὰρ ἀπὸ τῆς θερμασίης. καὶ διαχύσεως τοῦ ἐγκεφάλου· ἐκκρίνεται δὲ ὑπὸ τῆς ψύξεώς τε καὶ ξυστάσιος. καὶ οὕτως ἐπικαταρρεῖ·*

Fixons un premier point. Comme Littré l'avait remarqué, le troisième *ἤν τε* (378, 14) commun à tous les mss. ne peut être accepté, car il place l'action verbale *καὶ ἐξαπίνης φρίξῃ* sur le même plan que les deux agents du premier verbe: *ἤν τε ὑπὸ ἡλίου ἤν τε ὑπὸ πυρὸς* (*διαθερμανθῇ ἡ κεφαλή*). Faut-il, avec Littré, supprimer entièrement la locution suspecte et coordonner *φρίξῃ ὁ ἐγκέφαλος* à *διαθερμανθῇ ἡ κεφαλή*? Ou, comme Wilamowitz[34], corriger en *ἢ*[*ν τε*] *καὶ ἐξαπίνης φρίξῃ*? Bien que ce parti rende mieux compte de la genèse de la corruption, il n'y a guère de doute que nous devions suivre ici Littré, car le maintien de la conjonction *ἢ* dans le texte original[35] soulève une difficulté de sens. En effet, la fonte et l'écoulement de la pituite ne sont pas causés alternativement, en quelque sorte, par l'échauffement de la tête et le brusque refroidissement du cerveau, mais par les deux phénomènes conjugués: à lui seul l'échauffement ne constitue pas une *μεταβολή* propre à déclencher le processus[36].

---

[33] Je normalise, sauf exception, l'accentuation des trois mss., et conserve l'orthographe et la ponctuation. Les passages manifestant l'accord de C et de M sont soulignés par un trait simple (———); celui de C et de *ϑ* par un trait double (═══). Quand l'accord se limite à l'ordre des mots, il est indiqué par un «traitillé» simple (MC:– – – –) ou double (*ϑ*C:= = = =). Un trait brisé attire l'attention sur les principales innovations (év. omissions) de C (⌒⌒⌒).

[34] Cité par O. Regenbogen dans la partie inédite de sa thèse de 1914 (*Symbola Hippocratea*); cf. *Recherches* 7 n. 1.

[35] Si souple que soit l'emploi de *ἢ καὶ* (cf. J. D. Denniston, *The Greek Particles* [Oxford ²1954] 306), la nuance de l'alternative y semble toujours perceptible.

[36] Les cas décrits dans la suite du traité présentent tous un exemple de *μεταβολή*, qu'il s'agisse

Toutefois, il ne suit pas de cette première observation que la phrase qui décrit l'action spécifique de l'échauffement et du refroidissement (378, 15–17) doive reprendre obligatoirement les termes utilisés dans la présentation du phénomène (378, 12–15). Dans celle-ci, en effet (qui occupe la première phrase du passage cité), le terme *ἀποτήκεσθαι* couplé avec *ἐπικαταρρεῖν* désigne dans son ensemble le processus qui précède et provoque à la fois l'écoulement dans les veines (lequel est proprement, selon l'auteur du traité, la cause de l'épilepsie, cf. 378, 10s.). Cette désignation est ensuite précisée par le verbe *ἀποκρίνεται* qui vise plus particulièrement la «séparation» de la pituite occasionnée par le brusque refroidissement du cerveau après échauffement de la tête: ce processus est vu de l'extérieur ou globalement, en quelque sorte.

En revanche, la seconde phrase décrit la part respective de la fonte et de la séparation *dans* le processus qui les combine: *ἀποτήκεται* y prend un sens restreint, désignant l'effet de l'échauffement seul, et la séparation est décrite comme l'effet propre du «refroidissement» et du «resserrement»: le processus est vu de l'intérieur, dans ses phases constitutives. C'est dire que l'emploi d'*ἐκκρίνεται* (378, 16) que nous trouvons dans *ϑ* est des plus naturels, et qu'en l'absence de symétrie complète entre les deux phrases, rien ne permet d'affirmer qu'après *ἀποτήκεται – ἀποκρίνεται* dans la première phrase, *ἀποτήκεται* dans la seconde doit être nécessairement suivi d'*ἀποκρίνεται*[37]. *Ἐκκρίνεται ὑπὸ* paraît être ici la lectio difficilior[38].

Quant à la structure de la première phrase, il est clair que le texte de *ϑ* mérite aussi la préférence: *οἷσι δ' ἂν κτλ.* M brise la correspondance *τοῖσι μὲν* (repris en 378, 17) ... *τοῖσι δὲ* (378, 18); et *καὶ τότε* M pour *τότε γὰρ* (378, 15) n'est que la conséquence logique de la modification initiale. Il y a tout lieu de croire que cette divergence comme celle que nous venons d'analyser, et encore *ἐκ τῆς ϑέρμης* M (378, 16) pour *ἀπὸ τῆς ϑερμασίης*[39], sont autant de pièces d'un remaniement général

---

de l'influence du vent du sud succédant au vent du nord (378, 18–20) ou, pour les personnes âgées, du passage du chaud au froid, ou inversement (380, 9–11). Pour le terme lui-même, cf. 380, 14. On notera cependant que, pour les enfants, dans les cas de frayeur subite, le cerveau qui se glace (cf. 380, 4. 6) suffit à déclencher un accès épileptique. Mais on ne peut en déduire qu'il en va de même avec le seul échauffement de la tête.

[37] Comme le laisse entendre H. Diller 241.

[38] H. Grensemann préfère également cette leçon dans son édition (*Heilige Krankheit* 10, 3, p. 76). Remarquons que *ἀποκρίνεται ἀπὸ* M se tire aisément du texte qui précède (378, 15–16), ou de celui qui suit, si l'on descend un peu plus bas: cf. 380, 6s. *καὶ οὕτως ἀπεκρίθη καὶ ἐπικατερρύη τὸ φλέγμα*. Mais notons que ce passage n'apporte aucun argument en faveur de la leçon de M, car ici aussi *ἀποκρίνεσθαι* désigne le processus d'ensemble, comme plus haut *ἀποτήκεσθαι* (378, 13). Pour l'emploi d'*ἐκκρίνεσθαι* désignant le processus de séparation en tant que distinct de la fonte, cf. 382, 4; 386, 10 et, à l'actif, 384, 9 et 11.

[39] Il est possible que les deux expressions figuraient côte à côte dans l'(hyp)archétype, et dans ce cas il est difficile de dire laquelle glosait l'autre. Elles peuvent être défendues toutes deux par des arguments de force à peu près égale. Cependant *ἀπό* au sens causal me paraît légèrement préférable à *ἐκ* d'après l'usage du traité (cf. 388, 3; 394, 9). L'attique *ϑέρμη* «ist die als älter geltende Form» (E. Schwyzer, chez K. Deichgräber, *Hippokrates über Entstehung und Aufbau des menschlichen Körpers* [*περὶ σαρκῶν*] [Berlin 1935] 73). Mais *ϑερμασία,* attesté

du passage qui n'est pas antérieur à l'époque byzantine: *ϑ* paraît avoir conservé partout le texte de la *παράδοσις*.

S'il en est ainsi, et si la contamination qui a rétabli les leçons de *Θ* dans le texte de M est une opération raisonnée plutôt que l'effet d'une adaptation mécanique du second texte au premier, la version que nous lisons dans le Corsinianus procède pour ce passage d'une comparaison particulièrement soigneuse et attentive: elle seule était propre à convaincre l'auteur de cette combinaison que le texte de *Θ* était préférable à celui de son modèle principal.

Nous examinons maintenant le second passage mentionné plus haut (384, 13–17), où la contamination n'a retenu qu'une seule leçon de *Θ* (abstraction faite de la similitude dialectale *διαχεῖν ϑ*C: *-χέειν* M):

M *ὁ δὲ νότος. τὰ ἐναντία τούτωι ἐργάζεται· πρῶτον μὲν γὰρ ἄρχεται τὸν ἠέρα ξυνεστεῶτα τήκειν καὶ διαχέειν καθότι καὶ οὐκ εὐθὺς πνέει μέγας. ἀλλὰ λαγανίζει πρῶτον ὅτι οὐ δύναται ἐπικρατῆσαι τοῦ ἠέρος· αὐτίκα τοῦ πρόσθεν πυκνοῦ τε ἐόντος καὶ ξυνεστηκότος· ἀλλὰ τὸ χρόνω διαλύει·*	C *ὁ δὲ νότος, τὰ ἐναντία τουτέω ἐργάζεται· πρῶτον μὲν γὰρ ἄρχεται τὸν ἠέρα ξυνεστεῶτα τήκειν· καὶ διαχεῖν καθότι καὶ οὐκ εὐθὺς πνέει μέγας· ἀλλὰ γαληνιάζει πρῶτον ὅτι οὐ δύναται ἐπικρατῆσαι τοῦ ἠέρος αὐτίκα· τοῦ πρόσθεν πυκνοῦ ἐόντος τε καὶ ξυνεστηκότος. ἀλλὰ τῶ χρόνω διαλύει·*	*ϑ ὁ δὲ νότος τἀντία τουτέωι ἐργάζεται· πρῶτον μὲν ἄρχεται τὸν ἠέρα συνεστηκότα. κατατήκειν καὶ διαχεῖν· καθότι καὶ οὐκ εὐθὺς πνεῖ μέγας· ἀλλὰ γαληνίζει πρῶτον. ὅτι οὐ δύναται ἐπικρατῆσαι αὐτίκα τοῦ πρόσθεν ἠέρος· πυκνοῦ τε ἐόντος καὶ ξυνεστηκότος· ἀλλὰ τῶ χρόνω διαλύει·*

A moins de supposer que cet unique emprunt soit ici fortuit (éventualité que nous avons écartée), nous devons admettre que la contamination répond à une préférence motivée pour la leçon de *Θ*. Que vaut-elle? Et d'abord que penser de la leçon abandonnée: *λαγανίζει* M? La plupart des commentateurs qui ont songé à retenir le texte de M ont confessé ne pouvoir rien tirer de ce verbe, attesté seulement dans une glose attribuée à Erotien *λαγανίζει· χρωματίζει. λάγανον γὰρ εἶδος πλακοῦντος*[40]. Ils avancent diverses corrections, parmi lesquelles *λαγαρίζει* et *λαγγάζει* occupent la première place[41]. Ceux qui conservent *λαγανίζει* ne lui confèrent de sens qu'au prix d'une correction du texte de la glose. C'est le cas de

chez Xénophon (*An.* 5, 8, 15), n'a rien qui surprenne en ionien. Les deux mots sont largement représentés dans la collection hippocratique.

[40] Fr. 35, p. 109 Nachmanson.

[41] S'appuyant d'une part sur l'équivalence *λάγανον ὡς λάγαρον* notée dans les Etymologiques Gudianum et Magnum (cf. 'Suidas' s. v. *λάγανα*), d'autre part sur la glose d'Hésychius *λαγγάζει· ὀκνεῖ*; cf. A. Foes, *Oeconomia Hippocratis* (Francfort 1588) 371, s.v. *λαγανίζειν*.

F. E. Kind qui propose *λαγανίζει· ἀρωματίζει κτλ.*[42]. Il fait valoir, à cet effet, que l'activité du *νότος* est comparé, dans notre passage, à celle d'un pâtissier qui commence par délayer et amollir («zerlassen», «lockern») les ingrédients de ses gâteaux (*λάγανα*), puis, avant de faire cuire ceux-ci, leur imprime non pas une couleur[43], mais une saveur propre à l'aide des condiments qu'il ajoute; ainsi fait le vent du sud avec l'air, en l'imprégnant de l'humidité dont il est porteur après l'avoir liquéfié (384, 14: *τήκειν καὶ διαχεῖν*). Cette interprétation est ingénieuse[44], mais ne résiste pas à l'examen.

Tout d'abord la métaphore gastronomique qu'elle introduit relève d'une préciosité incompatible avec la manière précise et positive de l'auteur du traité[45]. Ensuite elle couple l'expression *ἀλλὰ λαγανίζει πρῶτον* avec *πρῶτον ... ἄρχεται τὸν ἠέρα ... κατατήκειν καὶ διαχεῖν*, ce qui est syntaxiquement impossible, l'emploi de *ἀλλὰ* indiquant sans doute possible que le verbe doit être conjoint à *οὐκ εὐθὺς πνεῖ μέγας*, dont il exprime l'idée symétrique et complémentaire[46]. Il faut souligner enfin que même si *λαγανίζει* ou toute autre forme semblable était intrinsèquement défendable, il ne pourrait prévaloir contre la leçon de *ϑ*, et c'est ce qui rend superflu l'examen des corrections mentionnées ci-dessus.

Que lisons-nous, en effet, dans ce ms.? «D'abord le vent du sud commence à fondre et à liquéfier l'air qui s'est resserré, dans la mesure même où il ne souffle pas d'emblée avec force, mais amène d'abord le calme (*γαληνίζει*).» Il suffit de se reporter aux descriptions du vent du sud données par les écrits du Lycée[47] pour se convaincre que *οὐκ εὐθὺς πνεῖ μέγας, ἀλλὰ γαληνίζει πρῶτον* présente l'interprétation d'un phénomène connu de la météorologie hellénique, partiellement codifié dans un proverbe marin[48] et que nous retrouvons dans une belle comparai-

---

[42] *Zu Erotian und Hippokrates*, Hermes 72 (1937) 368 (je dois à l'obligeance de H. Grensemann de m'avoir rappelé l'existence de cette Miszelle). M. Wellmann, *Hippokratesglossare*, Quellen und Studien zur Geschichte der Naturwissenschaften und der Medizin 2 (Berlin 1931) 54s., avait suggéré *λαγανίζει· κωματίζει κτλ.*, en renonçant à rendre compte de la fin de la glose (cf. Kind, loc. cit.).

[43] Suggéré par Foes, loc. cit., auquel *λαγανίζει* pris métaphoriquement ne paraît mériter qu'une mention en passant.

[44] Elle a séduit H. Grensemann, cf. *Heilige Krankheit* 48. 107.

[45] H. Grensemann compare 364, 4 (= 1, 45 Gr.) pour illustrer ce qu'il nomme «gewagte Bildhaftigkeit» (p. 107). L'auteur du traité «nennt die Gottheit ... ein Reinigungsmittel». En fait, il est question dans ce passage de *τὸ ϑεῖον* («das Göttliche»!); en outre, *ῥύμμα* est introduit par deux participes neutres qui créent un cadre sémantique parfaitement approprié à son emploi: *τὸ ϑεῖόν ἐστι τὸ καϑαῖρον καὶ ἁγνίζον καὶ ῥύμμα γινόμενον ἡμῖν*. Il n'y a ici, stylistiquement, aucune comparaison possible avec le type d'image introduit par la correction de Kind.

[46] C'est bien ce que perçoit H. Grensemann qui note en conclusion: «Vielleicht heisst das Wort hier aber nichts anderes als 'schwach sein'.» Mais quel rapport avec l'interprétation de Kind? et la glose d'Erotien?

[47] Cf. Théophraste, *Περὶ ἀνέμων* 4–9, p. 377s. Wimmer; [Aristote] *Problemata physica* XXVI 19–20 (942 a 20 – b 2). 41–42 (945 a 8–17). 45 (945 a 27–29). Cf. P. Steinmetz, *Die Physik des Theophrastos von Eresos* (Bad Homburg v.d.H./Berlin/Zürich 1964) 28, 64.

[48] Mentionné par Théophraste (p. 377 W.), on en trouve la forme complète chez [Aristote] *Problem.* XXVI 45, 945 a 28s.: *διὸ καὶ ἡ παροιμία λέγει· εὖ πλεῖν ἀρχομένου τε νότου καὶ λήγοντος βορέαο.*

son de Bacchylide[49]. Avant que le vent du sud ne se lève, la mer est calme, le temps serein, et s'il est sans doute exagéré de dire qu'aucun vent ne se fait sentir, celui-ci ne contrarie pas la navigation; ce peuvent être d'ailleurs les premiers souffles venant du midi[50]. Pour l'auteur de notre texte, l'action du *νότος* s'étend à l'accalmie elle-même. L'expression *γαληνίζει* («erzeugt *γαλήνη*», traduit Wilamowitz[51]) trouve ici son plein sens par le fait que *γαλήνη* peut désigner non seulement le calme plat où il faut recourir à la rame, mais aussi un régime d'airs modérés par temps serein et sans vague, qui permet aux voiliers de gagner la terre[52]. Dans notre passage, elle étend à la description des effets généraux du vent du sud un terme approprié à son action sur la mer; la métaphore est significative, mais ne coïncidant pas avec l'explication donnée par les écrits météorologiques de l'école d'Aristote, il n'est guère concevable qu'elle en ait été tirée par un glossateur. Des deux termes concurrents, c'est *λαγανίζει* apparemment qui est entré après coup dans la tradition ms.: la chose est plausible, même si nous ne saisissons pas distinctement l'intention de celui qui utilisa, peut-être forgea, ce terme[53].

---

[49] 13, 124–132 Snell: *ὥστ' ἐν κυανανθέϊ θ[υμὸν ἀνέρων] | πόντῳ Βορέας ὑπὸ κύμασιν δαΐζει, | νυκτὸς ἀντάσας ἀναπ[– υυ –], λῆξεν δὲ σὺν φαεσιμ[βρότῳ]| Ἀοῖ, στόρεσεν δέ τε πό[ντον] οὐρία. Νότου δὲ κόλπ[ωσαν πνοᾷ]| ἱστίον ἁρπαλέως ⟨τ'⟩ ἄελπτον ἐξί[κ]οντο χέ[ρσον.*

[50] Voir Théophraste, ch. 9, p. 378 W.: *τὸ δὲ τὸν βορέαν ἐπιπνεῖν τῷ νότῳ, τὸν δὲ νότον μὴ τῷ βορέᾳ, πρὸς ἐκείνην τὴν αἰτίαν ἀνακτέον τὴν μερίζουσαν ἑκάτερα κατὰ τοὺς τόπους· παρ' ἡμῖν γὰρ τοῦτο συμβαίνει καὶ ὅλως τοῖς ὑπὸ τὴν ἄρκτον οἰκοῦσιν, τοῖς δὲ πρὸς μεσημβρίαν ἀνάπαλιν. αἴτιον δ' ἀμφοῖν τὸ αὐτό· τοῖς μὲν γὰρ ὁ βορέας, τοῖς δὲ ὁ νότος πλησίον, ὥστ' εὐθὺς ἀρχόμενοι ποιοῦσιν αἴσθησιν, εἰς δὲ τὰ πόρρω βραδέως διικνοῦσιν.* Comparer [Arist.] *Problem.* XXVI 47, 945 b 5–7: *διὰ τί ἐπὶ μὲν τῷ νότῳ ταχὺς ὁ βορέας, ἐπὶ δὲ τούτῳ ὁ νότος οὐ ταχὺς ἐπιπίπτει; κτλ.* Pour l'explication de ce phénomène, cf. Théophraste, ch. 4–7 passim, [Arist.] 942a 34 ss.: *διὰ τί ὁ νότος, ὅταν μὲν ἐλάττων ᾖ, αἴθριός ἐστιν, ὅταν δὲ μέγας, νεφώδης καὶ χρονιώτερος; πότερον, ὥσπερ τινὲς λέγουσι, διὰ τὴν ἀρχήν; ... ἢ ὅτι ἐλάττων ἀρχόμενός ἐστιν, ὥστε οὐ πολὺν ἀέρα ὠθεῖ, ἐπὶ τέλει δὲ εἴωθε γίνεσθαι μέγας. διὸ καὶ παροιμιάζονται· "ἀρχομένου γε νότου καὶ λήγοντος βορέαο".* Cf. Aristoteles, *Problemata Physica*, übersetzt von H. Flashar (Berlin 1962) 682, note à XXVI 20.

[51] *Griechisches Lesebuch* II, Erläuterungen[4] (1923) 171.

[52] Pour le calme plat (*γαλήνη νηνεμία*) forçant les marins d'amener la voile et de mettre la main aux rames, cf. *Od.* 12, 168–172. Pour *γαλήνη* opposé à la tempête et aux vents déchaînés, voir notamment *Περὶ ἀρχ. ἰητρ.* 9 (I 590, 6 L. = 41, 26 Hbg.); *Περὶ φυσέων* 14 (VI 114, 12 L. = 101, 15 Hbg.), seuls passages attestés dans la Collection hippocratique. Il ressort du contexte que l'état désigné par le terme *γαλήνη* n'implique nécessairement ni l'absence totale de vent sur la mer (*Π. ἀ. ἰ.*), ni l'absence de *πνεῦμα* dans le corps (*Π. φ.*), mais la fin de son excès (cf. VI 112, 14 *πολὺ πνεῦμα*). Cf. encore *Π. φ.* 3 (94, 13 L. = 93, 9 Hbg.): (*πνεῦμα*) *πρηὺ καὶ γαληνόν* (pour *γαληνόν* au sens propre, opposé à la mer démontée, *κύματα*, cf. Eur. *Or.* 279). La même observation est valable pour le verbe *γαληνίζειν* (*Περὶ διαίτης β'* 56 [VI 568, 16 L.]; *γ'* 71 [VI 610, 5]: dans le premier passage le ms. M présente la forme *γαληνιάζειν*, attestée ci-dessus dans C contre M *θ*; cf. R. Joly, *Hippocrate, Du Régime*, ad loc.). Elle ne contredit pas l'analyse de P. Chantraine, Rev. Phil. 39 (1965) 203–205.

[53] «Unzweifelhaft ist *θ* richtig und M vulgär, vielleicht echt byzantinisch» notait Diels, dans le manuscrit inédit de la thèse d'O. Regenbogen (ci-dessus, n. 34). On se gardera de donner ici au témoignage d'Erotien plus de poids qu'il n'en a réellement. Rappelons que la glose en question n'est pas comprise dans le lexique proprement dit, tel qu'il est transmis par le Vaticanus gr. 277 (XIVe s.), mais qu'elle fait partie des fragments anonymes recueillis par ce ms. dans les marges des feuillets portant le texte de la Collection hippocratique.

En l'écartant au profit de la leçon de *Θ*, il est à croire que l'auteur de la contamination percevait le progrès qu'il faisait faire à son texte. Ce seul emprunt sur les six modifications qui lui étaient suggérées traduit certainement un choix médité. Si maintenant nous poursuivons notre lecture, nous constatons que dans les cinq lignes suivantes (384, 17–22), cinq divergences opposant le texte de M à celui de *ϑ* sont toutes les cinq éliminées par le Corsinianus au profit de ce dernier ms.[54]:

M *τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ τὴν γῆν ἐργάζεται καὶ θάλασσαν καὶ ποταμοὺς καὶ κρήνας· καὶ φρέατα καὶ ὅσα φύεται· καὶ ἐν οἷσι ὑγρὸν ἔνεστι· ἔστι δὲ ἐν παντὶ ἐν μὲν τῷ πλέον· ἐν δὲ τῶι. ἔλασσον· ἅπαντα δὲ ταῦτα αἰσθάνεται τοῦ πνεύματος τούτου· καὶ ἔκ τε λαμπρῶν δνοφερώδεα γίνεται· καὶ ἐκ ψυχρῶν. θερμά· καὶ ἐκ ξηρῶν. νοτώδεα·*	C *τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο, καὶ τὴν γῆν ἐργάζεται· καὶ τὴν θάλασσαν, καὶ ποταμοὺς. καὶ κρήνας, καὶ φρέατα, καὶ ὁκόσα φύεται. καὶ ἐν οἷσι τὸ ὑγρόν ἐστιν· ἔστι δὲ ἐν παντὶ. ἐν τῷ, μὲν πλεῖον. ἐν τῷ, δὲ ἔλασσον. ἅπαντα δὲ ταῦτα, αἰσθάνεται τοῦ πνεύματος τουτέου. καὶ ἔκ τε λαμπρῶν γνοφώδεα γίγνεται. καὶ ἐκ ψυχρῶν θερμὰ. καὶ ἐκ ξηρῶν νοτώδεα·*	*ϑ τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ τὴν γῆν ἐργάζεται· καὶ τὴν θάλασσαν· καὶ ποταμούς· καὶ κρήνας· καὶ φρέατα· καὶ ὅσα φύεται· καὶ ἐν οἷς τι ὑγρόν ἐστιν· ἔστι δ' ἐν παντὶ ἐν τῷ μὲν πλέον. ἐν τῷ δ' ἔλασσον· ἅπαντα δὲ ταῦτα αἰσθάνεται τοῦ πνεύματος τούτου· καὶ ἔκ τε λαμπρῶν δνοφώδεα γίνεται· καὶ ἐκ ψυχρῶν θερμά· καὶ ἐκ ξηρῶν νοτώδεα·*

La procédure suivie dans ce passage par la contamination tranche vivement avec celle que nous venons d'observer dans le passage précédent. L'auteur s'est attaché ici aux particularités de son modèle d'appoint qui le laissaient indifférent quelques lignes plus haut (préverbes, ordre des mots). Cependant il n'y a pas lieu de croire que son propos fût moins délibéré; et nous admettrons jusqu'à nouvel ordre que le contraste demeure dans les limites des variations possibles entre deux alinéas ou deux sections du même alinéa[55].

L'attribution de ces scholies à Erotien repose, dans l'ensemble, sur des indices très solides, qui furent analysés par Ilberg et Nachmanson. Elle n'est pas établie pour autant dans chaque cas particulier. D'autre part, pour nous en tenir à Erotien, on a montré qu'il lui arrive de tirer son interprétation d'autres lexiques antérieurs, sans référence au passage concerné de la Collection hippocratique (cf. H. Grensemann, Hermes 96 [1968] 188; A. Nikitas, Hermes 97 [1969] 194 n. 2). Enfin, on ne peut exclure la possibilité que le texte du lexique et particulièrement des fragments n'ait subi l'effet des modifications apportées au texte hippocratique au début de la période byzantine.

[54] Je tiens 384, 19 *τὸ ὑγρόν* C pour une corruption de *τι ὑγρόν*, de quelque manière que cette leçon soit entrée dans le texte du Corsinianus.

[55] Voir ci-dessus, p. 16.

L'exemple suivant présente un tableau différent (392, 15 à 394, 1):

M *λέγουσι δέ τινες ὡς φρονέομεν τῆι καρδίηι· καὶ τὸ ἀνιώμενον τοῦτό ἐστι καὶ τὸ φροντίζον· τὸ δὲ. οὐχ οὕτως ἔχει· ἀλλὰ σπᾶται μὲν. ὥσπερ αἱ φρένες καὶ μᾶλλον διὰ τὰς αὐτὰς αἰτίας· ἐξ ἅπαντος γὰρ τοῦ σώματος φλέβες ἐς αὐτὴν συντείνουσι· καὶ συγκλείσας ἔχει. ὥστε αἰσθάνεσθαι ἤν τις πόνος ἢ σύστασις γίνηται τῶι ἀνθρώπωι· ἀνάγκη δὲ καὶ ἀνιώμενον φρίσσειν τὸ σῶμα καὶ συντείνεσθαι· καὶ ὑπερχαίροντα. τῶι ὑπὸ τούτω πάσχειν· διότι ἡ καρδίη αἰσθάνεταί τε μάλιστα καὶ αἱ φρένες·*	C *λέγουσι δέ τινες, ὡς καὶ φρονέομεν τῆ καρδίη· καὶ τὸ ἀνιώμενον τοῦτό ἐστι, καὶ τὸ φροντίζον. τὸ δὲ οὐχ οὕτως ἔχει· ἀλλὰ σπᾶται μὲν ὥσπερ αἱ φρένες· καὶ μᾶλλον διὰ τὰς αὐτὰς αἰτίας· ἐξ ἅπαντος γὰρ τοῦ σώματος, φλέβες ἐς αὐτέην τείνουσι· καὶ ξυγκλείσασα ἔχει· ὥστε αἰσθάνεσθαι ἤν ποτε πόνος ἢ τάσις γίγνηται τῶ ἀνθρώπω· ἀνάγκη δὲ καὶ ἀνιώμενον, φρίσειν τε τὸ σῶμα καὶ συντείνεσθαι· καὶ ὑπερχαῖρον τὸ αὐτὸ τοῦτο πάσχειν· διότι ἡ κραδίη αἰσθάνεταί τε μάλιστα ἃ καὶ αἱ φρένες·*	ϑ *λέγουσι δέ τινες ὡς καὶ φρονέομεν τῆι καρδίηι· καὶ τὸ ἀνιώμενον τουτέστι καὶ τὸ φροντίζων· τὸ δὲ οὐχ οὕτως ἔχει· ἀλλὰ σπᾶται μὲν ὥσπερ αἱ φρένες· καὶ μᾶλλον διὰ ταύτας τὰς αἰτίας· ἐξ ἅπαντος τοῦ σώματος φλέβες ἐς αὐτὴν τίνουσι· καὶ ξυνκλείσασα ἔχει. ὥστε αἰσθάνεσθαι· ἤν τις πόνος ἢ τάσις γένηται τῶι ἀνθρώπωι· ἀνάγκηι δὲ καὶ ἀνιώμενον· φρίσσειν τε τὸ σῶμα καὶ συντείνεσθαι· καὶ ὑπερχαίροντα τὸ αὐτὸ τοῦτο πάσχειν· ὅτι ἡ καρδίηι αἰσθάνεταί τε μάλιστα ἃ καὶ αἱ φρένες·*

Nous relevons dans ce passage onze divergences entre ϑ et M (sans compter 392, 16 *τουτέστι* ϑ: *τοῦτό ἐστι* MC) et deux leçons propres à C[56]. Notons que le rapprochement, en 392, 19, de *τάσις γένηται* ϑ: *τάσις γίγνηται* C et *σύστασις γίνηται* M laisse entendre que la 'rédaction' du texte de C repose bien sur un exemplaire collationné, non pas sur la copie directe et alternée de deux modèles[57]: on n'imagine guère le copiste changeant de texte entre *τάσις* ϑ et *γίνηται* M. Parmi les leçons collationnées de Θ, nous remarquons que l'auteur de la contamination a

[56] 392, 19 *ἤν ποτε πόνος* C: *ἤν τις πόνος* ϑ M; 392, 20 s. *ὑπερχαῖρον* C: *ὑπερχαίροντα* ϑ M. La seconde leçon est une correction délibérée qui mérite mention, car le masculin ne se défend qu'en raison de la liberté que l'auteur du traité met à changer le sujet de ses verbes, et de l'ellipse fréquente chez lui d'un terme masculin signifiant le patient ou le malade.

[57] Que cette éventualité puisse être envisagée, en dépit de P. Maas, *Textkritik*[3] 8, cela ressort des observations d'A. Kleinlogel sur la genèse des deux parties du Parisinus gr. 1734 (H^{I} et H^{II}) de Thucydide. Cf. *Geschichte des Thukydidestextes im Mittelalter* (Berlin 1965) 31 s. («Schulbetrieb», dans l'éventualité d'une pluralité de copistes).

retenu le *καὶ* 'emphatique' avant *φρονέομεν* (392, 15)[58], et plus loin *τε* après *φρίσσειν*. Cela dénote une lecture attentive et le goût de l'aménagement du détail: de même la suppression du préverbe *συν-* en 392, 18 (*συντείνουσι* M: *τείνουσι* [*τί- ϑ*] *ϑ* C); quant à 392, 19 (*σύστασις* M: *τάσις ϑ*C), le choix tient évidemment compte du sens des mots. En revanche, il est curieux que C n'ait pas trouvé bon de reprendre la forme *γένηται ϑ* recte (392, 19) conjointe à *τάσις*. Aurait-elle été omise par la collation? Cette explication doit être tenue pour improbable, jusqu'à nouvel ordre, étant donné la minutie dont témoigne par ailleurs le report des autres divergences. Au surplus, comment interpréter *ἃ* (394, 1), rétabli par C d'après *Θ*? Ou bien il s'agit d'un report quasi mécanique, et il n'y a rien de plus à en dire sinon qu'il contredirait le caractère sélectif des autres emprunts à *Θ*. Ou bien le report est raisonné, et l'on peut s'étonner que l'auteur de la contamination n'ait pas vu qu'il introduisait une nouvelle obscurité dans le texte. En effet, ce n'est pas «parce que» (*ὅτι/διότι*) le cœur et le diaphragme «ont les mêmes réactions», que le corps frémit ou se contracte, et ce n'est pas non plus «du fait que» (*διότι*, au sens de «raison pour laquelle», «c'est pourquoi») le corps frémit et se contracte que le cœur et le diaphragme ont les mêmes réactions. Mais c'est en raison de la douleur ou de la joie, ressenties par le corps, que celui-ci frémit et se contracte, «de quoi» le cœur et le diaphragme à leur tour «s'aperçoivent» (ou «à quoi» ils «réagissent»): cf. 392, 16 *σπᾶται*[59].

C'est en effet cette réaction qu'il s'agissait d'expliquer, afin de rendre compte de l'erreur qui fait du cœur le siège de la pensée et de la sensibilité (cf. 392, 15s.). Ainsi *ὅ τι* est un pronom neutre, régime d'*αἰσϑάνεται*, et l'on attend ou bien *ὅ τι ἡ καρδίη καὶ αἱ φρένες μάλιστα αἰσϑάνονται* («de quoi le cœur et le diaphragme se ressentent le plus vivement») ou bien *ὅτι αἰσϑάνεταί τε μάλιστα ἡ καρδίη καὶ αἱ φρένες* («à quoi le cœur réagit très vivement aussi bien que le diaphragme»)[60]. Mais l'ordre des mots (*ἡ καρδίη* précédant *αἰσϑάνεταί τε*) suggère une autre structure, dont *ἃ* conserve dans *ϑ* un vestige: nous lisons: *ὅ τι ἡ καρδίη αἰσϑάνεταί τε μάλιστα ἃ⟨μα⟩ καὶ αἱ φρένες*[61], où *ἅμα καὶ* reprend la liaison indiquée au début du paragraphe par *ὥσπερ αἱ φρένες* (392, 17). La corruption *ἅμα* > *ἃ* a entraîné l'inter-

---

[58] Il se trouve de nombreux exemples de cet emploi dans notre traité: ce n'est pas une modification secondaire du texte, comme le suggère H. Diller 241 («Zusatz»). Voir encore ci-dessous, n. 67.

[59] Au surplus le texte de M (*διότι* sans *ἃ*) n'est pas non plus défendable, quoique plus clair à première vue. Car ce n'est pas non plus «parce que» le cœur et le diaphragme «réagissent» (*αἰσϑάνεται* pris absolument) que le corps éprouve ces effets.

[60] Cf. Denniston, *The Greek Particles*[2] 518: «In other passages *τε* (meaning «both») is placed after a word preceding the two co-ordinated words ... and common to both, instead of after the first co-ordinated word» (ici *ἡ τε καρδίη* ou *ἡ καρδίη τε*).

[61] Cf., par exemple, Thuc. I 67, 1; VI 31, 4; Plat. *Legg.* I 634 c, pour la position respective de *τε* et de *ἅμα καὶ*, et Thuc. I 95, 4 pour *τε* placé après le verbe. Ces passages offrent un parallèle au tour que nous proposons, à cette différence près que le verbe du second membre est exprimé, alors que dans notre passage, étant l'équivalent du premier verbe, il reste sous-entendu.

prétation de *ὅ τι* en *ὅτι*, modifié en *διότι* dans M et ses descendants[62] vraisemblablement après haplographie de (*μάλιστ*)*α ἃ* par l'intermédiaire de *μάλιστ᾽ ἃ*.

Quoi qu'il en soit, nous constatons au total que, dans ce passage, la contamination combine de manière assez singulière la minutie, la négligence, le choix raisonné et la transcription mécanique. Passons à un cinquième exemple (382, 19 à 384, 3):

M *ὁκόσοι δὲ ἤδη ἐθάδες εἰσὶ τῆι νούσωι. προγινώσκουσι ὁκόταν μέλλωσι λήψεσθαι. καὶ φεύγουσι ἐκ τῶν ἀνθρώπων· ἢν μὲν ἐγγὺς αὐτῶν ὁ οἶκος ἔηι. οἴκαδε· εἰ δὲ μή. ἐς τὸ ἐρημότατον ὅπηι μέλλουσι αὐτὸν ἐλάχιστοι ὄψεσθαι πεσόντα. ...*

τοῦτο δὲ ποιέει ὑπ᾽ αἰσχύνης τοῦ πάθεος καὶ οὐχ ὑπὸ φόβου ὡς οἱ πολλοὶ νομίζουσι τοῦ δαιμονίου· τὰ δὲ παιδάρια. τὸ μὲν πρῶτον πίπτουσι ὅπηι ἂν τύχωσι ὑπὸ ἀηθίης· ὅταν δὲ πλεονάκις κατάληπτοι γίνωνται. ἐπειδὰν προαίσθωνται. φεύγουσι παρὰ τὰς μητέρας ἢ παρὰ ἄλλον ὅντινα μάλιστα γινώσκουσι ὑπὸ δέους καὶ φόβου τῆς πάθης· τὸ γὰρ αἰσχύνεσθαι οὔπω γινώσκουσιν·

C *ὁκόσοι δὲ ἤδη ἐθάδες εἰσὶ τῇ νούσῳ, προγινώσκουσιν ὅταν μέλλουσι ληφθήσεσθαι καὶ φεύγουσιν ἐκ τῶν ἀνθρώπων· ἢν μὲν ἐγγὺς ἢ αὐτέων ὁ οἶκος, οἴκαδε. ἢν δὲ μή, ἐς τὸ ἐρημότατον ὅπη μέλλουσιν αὐτὸν ἐλάχιστοι ὄψεσθαι πεσόντα. ...*

τοῦτο δὲ ποιέει, ὑπ᾽ αἰσχύνης τοῦ πάθεος. καὶ οὐχ ὑπὸ φόβου ὡς οἱ πολλοὶ νομίζουσι καὶ τοῦ δαιμονίου. τὰ δὲ παιδάρια, τὸ πρῶτον πίπτουσι ὅπη ἂν τύχωσιν ὑπὸ ἀηθίης· ὁκόταν δὲ πλεονάκις κατάληπτοι γίγνωνται ἐπειδὰν δὲ προαίσθωνται, φεύγουσι παρὰ τὰς μητέρας· ἢ παρὰ ἄλλον ὅντινα μάλιστα γιγνώσκουσιν, ὑπὸ δέους καὶ φόβου τοῦ ἐς τὰ πάθη· τὸ γὰρ αἰσχύνεσθαι οὐδέπω γιγνώσκουσιν·

ϑ *ὅσοι δὲ ἤδη ἐθάδες εἰσὶ τῆι νούσωι προγινώσκουσιν. ὅταν μέλλωσι ληφθήσεσθαι· καὶ φεύγουσιν ἐκ τῶν ἀνθρώπων· ἢν μὲν ἐγγὺς ἢι αὐτῶι τὰ οἰκία. οἴκαδε· εἰ δὲ μὴ ἐς τὸ ἐρημότατον· ὅπηι μέλλουσιν αὐτὸν ἐλάχιστοι ὄψεσθαι πεσόντα· ... τοῦτο δὲ ποιέει ὑπ᾽ αἰσχύνης τοῦ πάθεος. καὶ οὐχ ὑπὸ φόβου ὡς οἱ πολλοὶ νομίζουσι. καὶ τοῦ δαιμονίου· τὰ δὲ παιδάρια· τὸ μὲν πρῶτον πίπτουσιν ὅπη ἂν τύχηι ὑπὸ ἀηθίης· ὅταν δὲ πολλάκις κατάληπτοι γένωνται· ἐπειδὰν προαίσθωνται φεύγουσι παρὰ τὰς μητέρας· ἢ παρὰ ἄλλον ὃν ἂν μάλιστα γινώσκουσιν. ὑπὸ δέους καὶ φόβου· τῆς πάθης· τὸ γὰρ αἰσχύνεσθαι οὔπω γινώσκουσιν·*

---

[62] On trouve dans C (modification secondaire!) un autre exemple du souci d'épargner au lecteur le choix entre *ὅτι* et *ὅ τι*: 376, 19 *ὅτι* M: *διότι* C: *ἃ ϑ*, passage dans lequel le sens de *διὸ* n'est pas loin. Remarquons que *διότι*, rare en ce sens («c'est pourquoi»), serait précisément isolé dans notre traité. Partout ailleurs (366, 9; 392, 4; 394, 6) *ϑ* impose la leçon *διὸ* (corriger à ce propos les indications de J. Jouanna, REG 83 [1970] 255); et c'est pourquoi Ermerins, avant Grensemann, conjecturait *διὸ* en 376, 19.

Portons d'abord notre attention sur 382, 20 s. *ἢν μὲν ἐγγὺς ᾖ αὐτῷ τὰ οἰκία*. La leçon de *ϑ* a de fortes chances d'être originale: le datif *αὐτῷ* dépend de la locution *ἐγγὺς εἶναι*, non pas d'*ἐγγὺς* seul[63], ce qui justifie l'ordre des mots; l'emploi du singulier après le pluriel *φεύγουσι* est conforme à l'usage de l'auteur quand il a en vue un patient particulier. Il semble que M (ou son modèle) se soit mépris sur le cas et sur le nombre, et sa correction peut avoir entraîné le déplacement du verbe (la normalisation du sujet *τὰ οἰκία* en *ὁ οἶκος* relève apparemment de la même opération[64]). Dans l'hypothèse de la contamination, C s'est borné à transposer le verbe d'après *Θ* sans modifier autrement le texte de M. Cela est curieux, car il aboutit à un ordre des mots inférieur. On s'étonne qu'il en soit resté là, lui qui marquait une ligne plus haut son souci de correction et de clarté en préférant *ληφθήσεσθαι* à *λήψεσθαι*[65].

Ajoutons, en ce qui concerne la variation des formes *ὅταν* / *ὁκόταν*, que C offre partout *ὁκόταν* sauf dans notre passage[66]. Par conséquent, il y a lieu d'admettre qu'il doit *ὅταν* à *Θ*, copié du même mouvement que *ληφθήσεσθαι*. Mais alors nous voici devant un indice de contamination mécanique, ce qui tranche avec la procédure sélective appliquée une ligne plus bas pour dissocier l'ordre des mots des leçons divergentes de *Θ* – et que nous pensions reconnaître dans le choix de la forme *ληφθήσεσθαι*. Remarquons enfin que dans le dernier tiers du texte allégué, sur cinq divergences entre *ϑ* et M, la contamination n'en élimine qu'une seule au profit du texte de *Θ*: peut-être ce parti n'est-il pas aussi superficiel qu'on l'a pensé[67];

---

[63] A ce sujet, voir Kühner-Gerth, *Ausführliche Gramm. d. gr. Sprache* I 407 et 408 infra.

[64] Cf. Wilamowitz, *Griechisches Lesebuch* II, Erläuterungen[4] (1923) 170: «*τὰ οἰκία* ionisch 'die Wohnung', wo die Athener *ἡ οἰκία* sagen.» H. Grensemann, *Heilige Krankheit* 106, tient le texte pour suspect en raison même de l'écart entre le texte de M et celui de *ϑ*. Il suppose une interpolation, étant donné, au surplus, que «'Haus' heisst im C(orpus) H(ippocraticum) sonst *οἴκημα*», et renvoie pour notre traité à 386, 1 (*οἰκήμασι*). L'argument est loin d'être conclusif; cf. Wilamowitz, loc. cit. 171: «*οἰκήματα* Zimmer, nicht *οἰκία* Gebäude».

[65] Sur l'emploi en ionien des futurs moyens à sens passif, voir F. Bechtel, *Die griechischen Dialekte* III 249, qui remarque que le futur en *-θήσομαι* n'est qu'en formation chez Hérodote. Cela étant, et si l'on note d'autre part que tous les verbes cités par Bechtel (de même J. Wackernagel, *Kleine Schriften* [Göttingen 1953] 669) présentent, à côté d'un futur moyen à sens passif un futur actif en *-σω*, on admettra que l'existence de *λήψομαι* au sens actif rend plus plausible la présence du futur passif *ληφθήσεσθαι* dans la prose du Ve siècle (voir sur l'emploi de Xénophon, W. Veitch, *Greek Verbs* [Oxford 1871] 361). L'emploi du verbe *μέλλω* exclut bien entendu, dans notre passage, un tour du type *ἄξιος θαυμάσαι, θαῦμα ἰδέσθαι* (cf. Kühner-Gerth II 15).

[66] La statistique donne, sur un total de douze emplois, 11 formes en *ὁκότ-* dans C contre 1 en *ὅτ-* (382, 19), alors que le rapport est de 9 à 3 pour M (382, 25; 388, 4; 390, 4). Quant à *ϑ*, il ne présente que les formes courtes (376, 17; 378, 1; 380, 15; 382, 19. 25; 388, 4. 7. 19. 24; 390, 4. 6. 16). Ajouter 380, 9 *ὅταν ϑ* M : *ὁκόταν* C.

[67] 382, 23 s. *οὐχ ὑπὸ φόβου, ὡς οἱ πολλοὶ νομίζουσι, καὶ τοῦ δαιμονίου*. Je me demande, bien qu'il ne soit guère attesté devant un substantif au génitif, si le *καὶ* 'emphatique' doit être écarté sans autre, car, du point de vue stylistique, il s'accorde bien au rejet de *τοῦ δαιμονίου* après l'incise *ὡς οἱ πολλοὶ νομίζουσι*. Pour le sens («actually»), voir Denniston, *The Greek Particles*[2] 317 s. Pour le tour au génitif lié à l'incise, on comparera Platon, *Prot.* 313 d 8 *τάχα δ' ἄν τινες, ὦ ἄριστε, καὶ τούτων ἀγνοοῖεν κτλ.* (cf. Ed. Fraenkel, *Noch einmal Kolon und Satz*,

on se demande toutefois, s'il ne s'agit pas d'une adaptation gratuite ou arbitraire (c'est-à-dire, en définitive, mécanique[68]), pourquoi elle demeure isolée et comment il se fait que l'auteur n'ait rien retenu des autres suggestions du texte de *Θ*[69]. Au total, pour qui s'interroge sur les intentions de la contamination et sur ce qu'on pourrait appeler sa 'logique', ce passage offre dans l'espace de dix lignes un tableau fort disparate, dont la genèse est peu intelligible.

Considérons maintenant deux passages contigus: 386, 22 à 388, 6 et 388, 7 à 388, 16, en commençant par les envisager séparément. Et d'abord le premier (386, 22 à 388, 6):

M *τῶι δὲ αὐτῶι τούτωι καὶ μαινόμεθα καὶ παραφρονέομεν· καὶ δείματα καὶ φόβοι παρίστανται ἡμῖν· τὰ μὲν νύκτωρ· τὰ δὲ καὶ μεθ' ἡμέραν· καὶ ἐνύπνια καὶ πλάνοι ἄκαιροι καὶ φροντίδες οὐχ ἱκνούμεναι· καὶ ἀγνωσίη τῶν καθεστεώτων καὶ ἀηθίη καὶ ἀπειρίη· καὶ ταῦτα πάσχομεν ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου πάντα· ὅταν οὗτος μὴ ὑγι-*

C *τῶ δὲ αὐτέω τούτω καὶ μαινόμεθα· καὶ παραφρονέομεν. καὶ δείματα καὶ φόβοι παρίστανται ἡμῖν. τὰ μέν, νύκτωρ. τὰ δὲ μεθ' ἡμέρην. καὶ ἀγρυπνίαι καὶ πλάναι ἄκαιροι. καὶ φροντίδες, οὐχ ἱκνεύμεναι. καὶ ἀγνωσίη τῶν καθεστηκότων. καὶ λήθη καὶ ἀπορίη· καὶ ταῦτα πάσχομεν ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου πάντα· ὁκόταν οὗτος μὴ*

ϑ *τῶ δ' αὐτῶ τούτωι. καὶ μαινομενόμεθα· καὶ παραφρονέομεν· καὶ δείματα· καὶ φόβοι παρίστανται ἡμῖν· τὰ μὲν νύκτωρ. τὰ δὲ καὶ μεθ' ἡμέρην· καὶ ἀγρυπνίαι· καὶ πλάνοι ἄκαιροι· καὶ φροντίδες οὐχ ἱκνεύμεναι· καὶ ἀγνωσίαι τῶν καθεστώτων. καὶ ἀηθίαι· καὶ ταῦτα πάσχομεν ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου πάντα. ὅταν οὕτως μὴ ὑ-*

Sitzungsber. d. Bayer. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Kl. 1965, 2, 37s.), où *καὶ* ne signifie pas «aussi» mais «effectivement» (la comparaison est en effet introduite entre les *ἔμποροι* et les *σοφισταί* en tant que groupes: 313 d 5 *οὕτω δὲ καὶ οἱ τὰ μαθήματα περιάγοντες* = «aussi»; puis Socrate laisse entendre qu'à l'instar des marchands, dont aucun ne connaît la valeur hygiénique des aliments qu'il vend, un certain nombre de sophistes [*τινες*] effectivement ignorent si les connaissances qu'ils proposent sont bonnes ou mauvaises pour l'âme). – Mais peut-être faut-il comprendre *τοῦ δαιμονίου* comme dépendant de *ὑπό*, et interpréter *καὶ* au sens 'explicatif' («nähere Bestimmung», Kühner-Gerth II 246s., «sense of climax», Denniston 317): «aus Furcht und wegen der Gottheit» = «aus Furcht vor der Gottheit» (F. Heinimann). Et l'on ne perdra pas de vue, de toute façon, le fait que l'accent particulier porté sur cet énoncé convient bien à la position qu'il occupe entre les deux termes de l'alternative 'raisonnable': *ὑπ' αἰσχύνης τοῦ πάθεος* (382, 23) et *ὑπὸ ... φόβου τῆς πάθης* (384, 2s., *τοῦ ἐς τὰ πάθη* C).

[68] Voir ci-dessus, p. 18s.

[69] 382, 25 *τύχῃ*, 384, 1 *γένωνται ϑ* sont des améliorations évidentes (*τύχωσιν, γί(γ)νωνται* MC). Quant à 384, 2 *ὄντινα μάλιστα γινώσκουσι(ν)* M C: *ὃν ἂν μάλιστα γινώσκουσιν ϑ*, si le ms. de Vienne reflète à notre sens la lectio difficilior et rectior (cf. Kühner-Gerth II 426; l'indicatif *γινώσκουσι* est une corruption entraînée par l'usage tardif noté dans Blass-Debrunner-Funk, *A Greek Grammar of the New Testament* [1961] 192, § 380 [3]), les raisons de l'accepter ne sont pas absolument contraignantes.

αἴνηι ἀλλ' ἢ θερμότερος τῆς φύσιος γένηται· ἢ ψυχρότερος· ἢ ὑγρότερος. ἢ ξηρότερος. ἤ τι ἄλλο πεπόνθηι πάθος παρὰ τὴν φύσιν ὃ μὴ εἰώθει·	*ὑγιαίνει, ἀλλ' ἢ θερμότερος τῆς φύσιος γένηται, ἢ ψυχρότερος, ἢ ὑγρότερος, ἢ ξηρότερος. ἤ τι ἄλλο πεπόνθη πάθος παρὰ τὴν φύσιν, ὃ μὴ εἰώθει·*	*γιαίνηι· ἀλλὰ θερμότερος τῆς φύσιος γένηται· ἢ ψυχρότερος· ἢ ὑγρότερος· ἢ ξηρότερος· ἤ τι ἄλλο πεπόνθηι πάθος παρὰ τὴν φύσιν ὃ μὴ ἐώθει·*

Nous relevons dans ce passage 8 divergences entre M et *ϑ* en y comprenant 3 différences dialectales, qui ne sont pas tout à fait négligeables ici. Dans l'hypothèse de la contamination, en effet, C doit à *Θ* *ἀγρυπνίαι* pour *ἐνύπνια* M. Celui-ci offrait la leçon la plus aisée pour une lecture rapide. Le choix de C dénote un goût pour les termes rares, et le souci de différencier les significations («insomnies» est évidemment le terme propre, *ἐνύπνια* pouvant être toléré par extension de sens, compte tenu du fait que les rêves engendrent aisément l'insomnie). Et maintenant: ou bien nous en restons là, admettant que *ἡμέρην*, *ἱκνεύμεναι* (388, 1. 2) sont des convergences dialectales fortuites, et nous sommes tenus d'attribuer à l'auteur de la contamination une procédure strictement sélective, qui tranche vivement avec d'autres endroits; ou bien nous admettons que C doit également à *Θ* les 2 variantes dialectales, et nous pouvons nous demander pourquoi il n'a pas retenu aussi *ἐώθει* (388, 6), constatant au surplus que ce type de minutie intermittente et dénuée de cohérence[70] fait un mariage singulier avec le choix isolé d'*ἀγρυπνίαι*[71].

Passons au second passage (388, 7 à 388, 16):

M *καὶ μαινόμεθα μὲν ὑπὸ ὑγρότητος· ὁκόταν γὰρ ὑγρότερος τῆς φύσιος ἔηι. ἀνάγκη κινέεσθαι· κινευμένου δὲ τοῦ πάθεος. μήτε τὴν ὄψιν ἀτρεμίζειν· μήτε*	C *καὶ μαινόμεθα μὲν ὑπὸ ὑγρότητος· ὁκόταν ὑγρότερος τῆς φύσιος ἦ, ἀνάγκη κινεῖσθαι. κινουμένου δὲ τοῦ ἐγκεφάλου, μήτε τὴν ὄψιν ἀτρεμίζειν, μήτε*	*ϑ* *καὶ μαινόμεθα μὲν ὑπὸ ὑγρότητος· ὅταν γὰρ ὑγρότερος τῆς φύσιος ἦι. ἀνάγκηι κεινέεσθαι· κεινουμένου δὲ· μήτε τὴν ὄψιν ἀτρεμίζειν. μήτε τὴν*

[70] On peut comparer à ce propos les variations du type 382, 17 *πολυπληθίης* M: *πολυπληθείης* *ϑ* C; 384, 5 *βορείοισι(ν)* M C: *βορίοισιν* *ϑ*; 386, 8 *βορείοισι* M: *βορίοισι* *ϑ* C, etc. Remarquer en outre que dans notre passage *ἡμέρην* rétablirait une désinence ionienne et *καθεστηκότων* la forme longue attique.

[71] Pourquoi l'auteur de la contamination n'a-t-il pas tiré parti de *ἀηθίαι* couplé dans *ϑ* avec *ἀγνωσίαι*? Est-ce préférence délibérée pour *λήθη*? Apparemment – s'il a trouvé cette leçon dans le texte de son modèle principal (une corruption de *ἀηθίη*, par mélecture de minuscule – non pas nécessairement d'onciale – *α*>*λ*, est tout à fait possible, mais improbable), et quelque mérite qu'on reconnaisse à cette leçon. *Ἀηθίαι* *ϑ* est certainement la lectio difficilior (ainsi J. Jouanna, Rev. Phil. 43 [1969] 265); *λήθη* n'est pas soutenu par 388, 24 *ἐπιλήθεται* (H. Grensemann, *Heilige Krankheit* 107), qui relève d'un autre contexte. Le rapprochement rend

τὴν ἀκοὴν. ἀλλ' ἄλλοτε ἄλλο δρᾶν καὶ ἀκούειν· τήν τε γλῶσσαν τοιαῦτα διαλέγεσθαι οἷα ἂν βλέπηι τε καὶ ἀκούηι ἑκάστοτε· ὁκόσον δ' ἂν ἀτρεμίσηι ὁ ἐγκέφαλος χρόνον. τοσοῦτον καὶ φρονέει ὁ ἄνθρωπος· γίνεται δὲ ἡ διαφθορὴ τοῦ ἐγκεφάλου ὑπὸ φλέγματος καὶ χολῆς· γνώσει δὲ ἑκάτερα ὧδε· οἱ μὲν γὰρ ὑπὸ τοῦ φλέγματος μαινόμενοι. ἥσυχοί τέ εἰσι καὶ οὐ βοηταὶ οὐδὲ θορυβώδεες· οἱ δὲ ὑπὸ χολῆς. κεκρᾶκται καὶ κακοῦργοι καὶ οὐκ ἀτρεμαῖοι· καὶ εἴ τι ἄκαιρον. δρῶντες·	τὴν ἀκοήν· ἀλλὰ ἄλλοτε ἄλλα δρᾶν τε καὶ ἀκούειν. τήν τε γλῶσσαν τοιαῦτα διαλέγεσθαι ὁκοῖα ἂν βλέπη τε καὶ ἀκούη ἑκάστοτε· ὁκόσον δ' ἂν ἀτρεμίζει ὁ ἐγκέφαλος χρόνον τοσοῦτον καὶ φρονέει ὁ ἄνθρωπος· γίγνεται ἡ διαφορὴ τοῦ ἐγκεφάλου, ὑπὸ φλέγματός τε καὶ χολῆς. γνώσει δὲ ἑκάτερα ὧδε· οἱ μὲν ὑπὸ φλέγματος μαινόμενοι, ἥσυχοί τέ εἰσι. καὶ οὐ βοηταί· οὐδὲ θορυβώδεες· οἱ δὲ ὑπὸ χολῆς, κεκρᾶκταί τε καὶ κακοῦργοι. καὶ ατρεμαῖοι. ἀλλὰ καὶ εἴ τι ἄκαιρον δρῶντες·	ἀκοήν· ἀλλὰ ἄλλοτε ἄλλα δρᾶν καὶ ἀκούειν· τήν τε γλῶσσαν τοιαῦτα διαλέγεσθαι· ὁποῖα ἂν βλέπη τε καὶ ἀκούη ἑκάστοτε· ὅσον δ' ἂν ἀτρεμίση ὁ ἐγκέφαλος χρόνον τοσοῦτον· καὶ φρονέει ἄνθρωπος· γίνεται δὴ διαφθορὴ τοῦ ἐγκεφάλου ὑπὸ φλέγματος καὶ χολῆς· γνώσει δ' ἑκάτερα ὧδε· οἱ μὲν ὑπὸ φλέγματος μαινόμενοι. ἥσυχοί τέ εἰσι καὶ οὐ βοηταί. οὐδὲ θορυβώδεες· οἱ δὲ ὑπὸ χολῆς κεκρᾶκταί τε. καὶ κακοῦργοι· καὶ οὐκ ἀτρεμαῖοι ἀλλ' αἰεί τι ἄκαιρον δρῶντες·

Du point de vue dialectal, les deux similitudes entre C et *ϑ* que nous avons en 388, 7 (*ᾗ*: *ἕῃ* M, et la contraction *-ου* dans *κινουμένου*) peuvent être l'effet d'une normalisation indépendante dans C. De même 388, 9 *ὁκοῖα* C (*ὁποῖα ϑ*: *οἷα* M), si l'on tient compte de la prédominance très marquée des formes en *ὁκο-* dans ce ms. En revanche, *ἀλλὰ* (388, 15) est dû à *Θ* dans l'hypothèse de la contamination, de même que, en 388, 13, la *suppression* de *γὰρ* et de l'article *τοῦ*. Certes, les cas d'omission spontanée sont fréquents dans C: témoin, dans notre passage, 388, 7 *γὰρ* et 388, 12 *δ(ὲ)*. Mais deux omissions dans la même ligne sont plus difficilement fortuites et *τοῦ* est moins susceptible de tomber qu'une particule: l'absence de ces deux mots dans *ϑ* parlent fort en faveur d'une adaptation délibérée du texte de C.

---

compte tout au plus de *λήϑη* comme conjecture. Reste que *ἀπειρίη* M et *ἀπορίη* C, que nous trouvons tout à côté, offrent deux gloses à *ἀηϑίη* (ainsi H. Grensemann, loc. cit); mais il n'est pas évident que la première en date fût *ἀπειρίη* et qu'*ἀπορίη* C en dérive par conjecture. *Ἀπορίη*, glose explicative, est admissible; *ἀπειρίη* comme substitut donne un sens absurde: le cerveau, en tant qu'organe, n'est pas cause d'«inexpérience». Cette observation confirme la supériorité de la leçon de *ϑ ἀηϑίαι* («états de ceux qui ne sont plus habitués aux choses», c'est-à-dire «qui trouvent étranges les choses familières», comme le propose J. Jouanna, loc. cit.).

D'autre part, en 388, 7, *τοῦ ἐγκεφάλου* C a pris la place de l'absurde *τοῦ πάθεος* M. C ne doit pas cette leçon à *Θ*, et s'il ne s'agit pas d'un ajout postérieur à la contamination[72], on peut s'étonner que, mis en présence du texte de *Θ*, l'auteur de celle-ci n'ait pas éliminé ce corps étranger comme il l'a fait de *τοῦ* avant *φλέγματος* (388, 13). Or si la suppression de *τοῦ* et de *γὰρ* s'explique par une copie directe de *Θ*, faut-il croire que celle-ci s'est bornée à une ligne? Enfin en 388, 15 *ἀλλὰ καὶ εἴ τι ἄκαιρον* C peut s'expliquer par la combinaison des textes de M et de *Θ*, mais celle-ci suppose que l'auteur disposait d'un exemplaire collationné et ne copiait pas directement *ϑ*, même de façon intermittente. On voit que ce cas entre en conflit avec d'autres, qui ne s'expliquent convenablement par la contamination qu'à condition d'admettre l'emploi de deux modèles directs, copiés alternativement par l'auteur de la 'rédaction'[73]. De toute façon l'imbrication des leçons de M et de *Θ* (*καὶ εἴ τι* M: *ἀλλ' αἰεί τι ϑ*: *ἀλλὰ καὶ εἴ τι* C) cadre mal avec le soin et le discernement dont témoignaient quelques lignes auparavant les emprunts de C à *Θ*[74].

Nous retiendrons un dernier exemple (386, 15–22):

M *εἰδέναι δὲ χρὴ ἀνθρώπους ὅτι ἐξ οὐδενὸς ἡμῖν αἱ ἡδοναὶ γίνονται καὶ αἱ εὐφροσύναι καὶ γέλωτες καὶ παιδιαί. ἢ ἐντεῦθεν· καὶ λύπαι καὶ ἀνίαι καὶ δυσφροσύναι· καὶ κλαυθμοί· καὶ τούτωι φρονέομεν μάλιστα καὶ νοέομεν καὶ βλέπομεν καὶ ἀκούομεν καὶ διαγινώσκομεν τά τε αἰσχρὰ καὶ τὰ καλὰ καὶ τὰ κακὰ καὶ ἀγαθὰ καὶ ἡδέα. καὶ ἀηδέα· τὰ μὲν νόμωι διακρί-*

C *εἰδέναι δὲ χρὴ τοὺς ἀνθρώπους. ὅτι ἐξ οὐδενὸς αἱ ἡδοναὶ ἡμῖν γίγνονται. καὶ εὐφροσύναι καὶ γέλωτες. καὶ παιδιαί, ἢ ἐντεῦθεν, ὅθεν καὶ λύπαι. καὶ ἀνίαι. καὶ δυσφροσύναι. καὶ κλαυθμοὶ. καὶ τουτέω φρονέομεν μάλιστα καὶ ἐννοέομεν. καὶ βλέπομεν. καὶ ἀκούομεν. καὶ διαγιγνώσκομεν. τά τε αἰσχρὰ καὶ τὰ καλὰ. καὶ τὰ κακὰ. καὶ ἡδέα. καὶ ἀηδέα. τὰ μὲν νόμω κρίνοντες, τὰ δὲ τῶ ξυμ-*

ϑ *εἰδέναι δὲ χρὴ τοὺς ἀνθρώπους· ὅτι ἐξ οὐδενὸς ηαι ἡδοναὶ ἡμῖν γίνονται· καὶ εὐφροσύναι καὶ γέλωτες· καὶ παιδιαὶ ἢ ἐντεῦθεν· ὅθεν καὶ λύπαι καὶ μανίαι· καὶ δυσφροσύναι· καὶ κλαυθμοί· καὶ τούτωι φρονέομεν μάλιστα· καὶ βλέπομεν· καὶ ἀκούομεν· καὶ διαγινώσκομεν· τά τε αἰσχρὰ· καὶ καλὰ· καὶ κακά. καὶ τἀγαθά· καὶ ἡδέα. καὶ ἀηδῆι· καὶ τὰ μὲν νομώδια. κρίνοντες·*

[72] Si *τοῦ ἐγκεφάλου* C «paraît» rectifier *τοῦ πάθεος* M (H. Diller 242), il s'agit aussi bien d'une glose explicative apte à pénétrer en tout temps dans le texte, indépendamment du Marcianus.

[73] Comme en 382, 20 où C se borne à changer la place du verbe *ᾖ* et reproduit *ὅταν* en même temps qu'il adopte *ληφθήσεσθαι* (ci-dessus, p. 29 et n. 65). Ou en 388, 13, avec la double suppression de *γὰρ* et de *τοῦ* commentée à l'instant dans le texte. Cf. aussi ci-dessus, p. 15 et n. 16.

[74] Cf. ci-dessus, p. 31, sur *ἀγρυπνίαι ϑC*: *ἐνύπνια* M.

νοντες· τὰ δὲ τῶι συμφέροντι αἰσθανόμενοι· τῶ δὲ τὰς ἡδονὰς καὶ τὰς ἀηδίας τοῖσι καιροῖσι διαγινώσκοντες· καὶ οὐ ταὐτὰ ἀρέσκει ἡμῖν·	*φέροντι αἰσθανόμενοι. τοῦτο δὲ καὶ τὰς ἡδονάς. καὶ τὰς ἀηδίας. τοῖσι καιροῖς διαγινώσκοντες. καὶ οὐ ταὐτὰ ἀρέσκει ἡμῖν.*	*τὰ δὲ τῶ ξυμφέροντι αἰσθανόμενοι τῶδε· καὶ τὰς ἡδονάς· καὶ τὰς ἀηδίας τοῖς καιροῖς διαγινώσκοντες· οὐ τὰ αὐτὰ ἀρέσκει ἡμῖν·*

Si nous partons de l'idée que l'auteur de la contamination a utilisé un exemplaire collationné, nous dirons, pour les deux premières lignes, qu'il a ajouté *τοὺς*, supprimé *αἱ* (devant *εὐφροσύναι*, noté de première main dans M) et ajouté *ὅθεν* (lectio rectior et facilior!); quant à la transposition de *ἡμῖν*, elle pose alors un problème que nous avons déjà signalé[75]: sa présence à titre de variante distincte implique le report d'une séquence entière du texte de *Θ*, non pas d'un mot ou d'une forme isolée. Si, en revanche, nous admettons que l'auteur de la contamination a recopié directement le texte de *Θ*, nous rendons compte de la transposition, mais *αἱ ἡδοναὶ* C ne laisse pas de surprendre, car *ηαι ϑ* renvoie à un *καὶ* qui devait figurer dans le modèle d'appoint de la contamination si celui-ci ne se confondait pas avec le ms. de Vienne. Quel que fût l'état ou la disposition de son matériel, on doit à tout le moins prêter à l'auteur du texte de C un souci de discriminer soigneusement les leçons proprement dites de *Θ* et l'ordre des mots qu'il présente, l'acceptation de celui-ci n'impliquant aucunement l'adoption de celles-là dans le même segment de texte.

Au surplus, si le texte de *Θ* peut avoir été transcrit jusqu'à *ἐντεῦθεν ὅθεν* (386, 16s.) une ligne plus bas, la copie a dû cesser brusquement avec *ἀνίαι* MC (lectio melior et difficilior!): *μανίαι ϑ*: nous voilà ramenés à l'idée d'une collation préalable. Les dernières lignes du passage (386, 20. 21) donnent matière à des observations aussi déconcertantes pour ne pas dire contradictoires. Nous y relevons la reproduction minutieuse d'un trait de *ϑ*[76]: *τὰς ἡδονὰς* M: *καὶ τὰς ἡδονάς ϑ* C (noter la proximité immédiate d'une leçon propre *τοῦτο δὲ* C, qui mérite attention[77]), et cela entre deux lignes où l'accord de C avec M demeure entier. Ici on se demande pourquoi l'auteur de la contamination ne fait pas état de *καὶ τὰ μὲν νόμῳ* (386, 20: *καὶ* om. MC) puisqu'il prend à son compte *καὶ* avant *τὰς ἡδονὰς* (386, 21). Par sens critique et choix délibéré? Je le veux bien, mais alors pourquoi n'a-t-il pas supprimé *καὶ* devant *οὐ ταὐτὰ* (386, 22), comme *Θ* l'y invitait (en conformité avec la leçon propre de C *τοῦτο δὲ*)? La critique du texte l'exigeait aussi.

---

[75] Ci-dessus, p. 18. 29, pour la transposition de *ἡ* (382, 21).

[76] Je néglige la coïncidence *ξυμφέροντι ϑ*C (*συμφέροντι* M), car les trois ms. varient l'emploi de *ξ* et de *σ* indépendamment les uns des autres. Les proportions sont de l'ordre de 7×*ξ* contre 9×*σ* pour *ϑ* et 10×*ξ* contre 6×*σ* pour M et C (mais la distribution n'est pas la même dans ces deux mss.). Cf. H. Grensemann, *Heilige Krankheit* 54.

[77] Cf. H. Diller 242, je lis *τόδε καί*.

On le voit, les sujets de perplexité sont nombreux. Outre l'impression de caprice et d'inconséquence qui se dégage de la contamination prise dans son ensemble, on ne voit guère comment réconcilier des choix élaborés, dénotant une réflexion méthodique, avec des emprunts fortuits ou arbitraires ou encore – mais par intermittence et pour un très court intervalle – la reproduction mécanique ou la copie pure et simple du second modèle utilisé. Que dire enfin du cas suivant (384, 4–7)?

M *ἐν δὲ τῆισι μεταβολῆισι τῶν πνευμάτων διὰ τάδε φημὶ ἐπιλήπτους γίνεσθαι καὶ μάλιστα τοῖσι νοτίοισι· ἔπειτα τοῖσι βορείοισι· ἔπειτα τοῖσι λοιποῖσι πνεύμασι· ταῦτα δ' ἐστὶν. ὅσα τῶν πνευμάτων ἰσχυρότατά ἐστι καὶ ἀλλήλοισι ἐναντιώτατα·*	C *ἐν δὲ τῆσι μεταβολῆσι τῶν πνευμάτων, διὰ τάδε φημὶ ἐπιλήπτους γίγνεσθαι, καὶ μάλιστα τοῖσι νοτίοισιν· ἔπειτα τοῖσι βορείοισιν· ἔπειτα τοῖσι λοιποῖσι πνεύμασιν ἧσσον. ταῦτα γὰρ τῶν λοιπῶν πνευμάτων ἰσχυρότατά εἰσι καὶ ἀλλήλοισιν ἐναντιώτατα·*	ϑ *ἐν δὲ τῆισι μεταβολῆισι τῶν πνευμάτων διὰ τάδε φημὶ ἐπιλήπτους γίνεσθαι· καὶ μάλιστα τοῖσι νοτίοισιν· ἔπειτα τοῖσι βορίοισιν· ἔπειτα τοῖσι λοιποῖσι πνεύμασι· ταῦτα γὰρ τῶν λοιπῶν πνευμάτων ἰσχυρότατά ἐστι· καὶ ἀλλήλοις ἐναντιώτατα·*

Le texte des trois témoins ms. est caractérisé par une interpolation remontant à l'archétype (384, 6): *ἔπειτα τοῖσι λοιποῖσι πνεύμασι.* Il s'agit d'une note marginale, insérée dans le texte en dépit de toute logique[78]. Il est clair, et tout le développement le confirme, que seuls le *νότος* et le *βορέης* sont concernés ici: au reste, l'idée que ces deux vents ont une influence dominante sur le cours de l'épilepsie sans exclure absolument l'action des autres vents est déjà énoncée par le mouvement *ἐν τῇσι μεταβολῇσι τῶν πνευμάτων ... καὶ μάλιστα ...* C a essayé, sans doute au dernier stade de la tradition, d'atténuer la redondance en insérant l'adverbe *ἧσσον* (à moins qu'il ne s'agisse d'une glose marginale ou interlinéaire). Nous trouvons dans M une tentative antérieure, beaucoup plus radicale, pour aplanir les aspérités du texte. Elle supprime dans la phrase suivante l'adjectif *λοιπῶν*, dont la rencontre avec *λοιποῖσι* dénonce à elle seule l'intrusion des mots qui précèdent[79], et assouplit la transition par la périphrase *ταῦτα δ' ἐστὶν ὅσα* pour *ταῦτα γάρ*. Si C présentait la version du Marcianus avant la contamination de son texte, comment expliquer que l'auteur se soit résolu à substituer à la leçon à peu près cohé-

[78] Cf. *Recherches* 63, après Wilamowitz, Sitzungsber. d. Preuss. Akad. d. Wiss. 1901, 8. De même H. Diller, dans la traduction qu'il a donnée de notre traité, tient ces mots pour interpolés (Hippokrates, *Schriften* [Hamburg 1962] 145). En revanche, H. Grensemann les retient dans le texte de son édition (*Heilige Krankheit* 80).

[79] Telle est, à mon sens, la cause du remaniement de M, plutôt que l'apparent illogisme du tour *τῶν λοιπῶν ἰσχυρότατα,* comme semble le penser H. Grensemann, *Heilige Krankheit* 80 (apparat critique).

rente de ce ms. un texte affecté d'une forte contradiction? Par soumission aveugle au modèle plus ancien? ou copie mécanique à cet instant de la 'rédaction'? Le problème – nous l'avons vu se poser plus d'une fois – c'est que les lignes qui suivent immédiatement offrent précisément un passage où, sur de nombreuses divergences entre ϑ et M, la contamination n'a retenu qu'une seule leçon du ms. de Vienne (384, 15 *γαληνίζει*) par une décision dont nous avons vu plus haut le caractère sélectif et raisonné.

Allons-nous admettre que nous avons à faire à deux copistes, procédant au 'mélange' des textes de M et de Θ selon une formule entièrement différente à quelques lignes d'intervalle? En vérité, le principe de cette explication (si c'en est une) devrait être étendu à l'ensemble de la contamination. Les interventions que nous sommes contraints de postuler sont si nombreuses et de caractère si disparate qu'elles effacent la distinction entre 'zones' esquissée au début de notre examen et font éclater en définitive la notion même d'un texte homogène composé par les soins d'un rédacteur[80]. S'il en est ainsi, je ne crois pas que l'hypothèse de la contamination, en tant qu'elle doit rendre compte seule et intégralement de la genèse du texte de C, puisse être maintenue. Il y a lieu, me semble-t-il, d'examiner attentivement dans quelle mesure nous ne devons pas revenir au principe de *filiation* pour rendre compte non seulement des traits que ce texte a en commun avec M, mais encore de l'essentiel des similitudes qu'il présente avec le texte de ϑ.

---

[80] Le caractère très singulier du «mélange» des textes de M et de ϑ qui, dans l'hypothèse critiquée ci-dessus, a produit la version du Corsinianus se révèle également si on lui compare le cas de certains mss. dits «hybrides» qui semblent résulter du même processus de contamination. Je n'insiste pas sur l'exemple du Vaticanus gr. 909 d'Euripide (cf. ci-dessus, n. 20): les «fluctuations» relevées par Barrett concernent la fréquence variable des emprunts faits par le copiste à l'un de ses deux modèles («sometimes he ... ignored one exemplar ... sometimes he attempted to select ...»), non pas la manière dont ce modèle est utilisé et combiné avec l'autre. Mais prenons, par exemple, le cas du Parisinus gr. 1734 (H, s. XIV in.) de Thucydide, et plus particulièrement le phénomène qu'il présente à partir de VII 5, 1 jusqu'à VII 50, 1 (= H^{II}) tel que l'a analysé A. Kleinlogel, *Geschichte des Thukydidestextes im Mittelalter* [Berlin 1965] 27ss. (cf. le stemma, p. 32). Le modèle ξ employé jusqu'à cet endroit pour fournir des corrections au texte du premier modèle B (= Vaticanus gr. 126) est désormais utilisé sur le même plan que le texte de B: H^{II} les a proprement «contaminés» (Kleinlogel 30). Il suffit de recopier côte à côte le texte de B et celui de H – j'ai utilisé des photocopies procurées par la Bibliothèque vaticane et la Bibliothèque nationale de Paris – pour se convaincre que la procédure suivie par le copiste n'a rien de commun avec celle que nous sommes conduits à postuler dans le cas du Corsinianus. Les divergences entre H et B qui peuvent être analysées comme autant d'emprunts faits à ξ sont infiniment plus rares (elles apparaissent isolément au sein de larges séquences où les textes sont identiques) et plus tranchées: il s'agit de leçons nettement délimitées, le plus souvent réduites à un seul mot. En aucun cas nous avons affaire, parfois au sein d'une même phrase, à ce «mélange» disparate, que l'hypothèse de la contamination nous contraint d'admettre dans le texte du Corsinianus. La même observation se dégage de l'analyse du texte du Laurentianus conv. soppr. 627 (F, s. XIII) d'Achille Tatius, donné par H. Grensemann (*Heilige Krankheit* 43 n. 76) comme un cas similaire à celui du Corsinianus. Ici mes relevés s'appuient sur les données de l'édition d'E. Vilborg, *Achilles Tatius, Leucippe and Clitophon* (Stockholm 1955), livres I–IV 4 (*μεταξὺ δὲ* des. F). La reconstitution du texte de F et l'examen de la répartition de ses leçons entre

Dans cette hypothèse, rappelons-le[81], le corps du texte que nous lisons dans C remonterait à un exemplaire intermédiaire entre M et ϑ, qui présenterait d'une part les caractéristiques communes à C et à ϑ et d'autre part les caractéristiques communes à C et à M, celles-ci traduisant un état du texte postérieur aux premières[82]. De toute façon, seuls peuvent être retenus pour définir cet exemplaire les traits de C susceptibles de remonter au début de la période byzantine sans préjudice des différenciations intervenues dans ϑ et dans M eux-mêmes. Quant aux traits du texte de C qui ne peuvent être attribués à ce modèle commun[83], il y aura lieu de distinguer nettement entre ceux qui se laissent analyser comme des modifications secondaires dues à une corruption du texte transmis ou à des conjectures, et ceux qui, excluant ces deux types d'explication, doivent être compris comme des changements introduits de l'extérieur à partir d'une source indépendante entre le XIe et le XVe siècle. A ce dernier type revient le nom de contamination.

Cette hypothèse reprend, en la complétant sur un point important (l'évolution du texte de C entre le XIe et le XVe siècle), la thèse que nous avons soutenue dans nos 'Recherches' sur la tradition manuscrite du De morbo sacro. Les observations réunies dans cet ouvrage en vue d'illustrer la position intermédiaire du texte de C sont toujours disponibles[84]: il n'est pas besoin de les reproduire. Toutefois nous ne pouvons nous dispenser de considérer de plus près les objections qu'elles ont suscitées, dans la mesure où celles-ci se basent sur des faits mentionnés en passant ou non recensés dans nos 'Recherches'. Ainsi que je l'ai signalé plus haut[85], il s'agit essentiellement de certaines fautes communes à ϑ et à C, et de la nécessité d'expliquer comme des conjectures les bonnes leçons correspondantes de M. A quoi s'ajoutent, bien entendu, quelques leçons propres de C, dont notre ouvrage avait différé ou omis l'interprétation[86]. Ces faits particuliers seront repris et analysés, avec les objections qui en découlent, dans le cadre des remarques que nous souhaitons présenter ailleurs sur le texte de M (notamment pour le début de De morbo

---

les familles α et β pour le livre I (le seul dans lequel les emprunts sont également répartis entre les deux familles, cf. Vilborg LXVII) offrent un tableau comparable aux données que nous tirons du Parisinus H de Thucydide (et, toutes proportions gardées, du Vaticanus V d'Euripide), mais sans rapport avec le tableau présenté par le Corsinianus. La différence n'éclate, il est vrai, qu'à partir du moment où l'on ne se limite pas au compte des leçons séparées de leur contexte, et qu'on s'efforce de rétablir dans sa continuité la genèse du texte contaminé à partir des modèles qui lui ont servi de support. Dans le cas du Corsinianus, il ne paraît pas qu'on puisse se faire de cette genèse une idée cohérente ou seulement vraisemblable.

[81] Cf. ci-dessus, p. 14, et *Recherches* 37. 51 s.

[82] Cf. *Recherches* 53 s.

[83] Ce point est esquissé, avec une concision excessive, *Recherches* 53, n. 1.

[84] *Recherches* 50–58.

[85] Ci-dessus, p. 14.

[86] Il s'agit avant tout de 376, 15 *θεραπευθῶσι* ϑM: *μελεδανθῶσι* C, et de l'addition 386, 5 *τῆς τε ἀνθρωπίνης φύσιος καὶ σφόδρα εἰκὸς κρατέειν* C. Cf. H. Diller 242 s., H. Grensemann, Archives 355, *Heilige Krankheit* 41 s. J. Jouanna 265 donne la première comme exemple de conjecture dans C, sans commentaire, et ne se prononce pas sur la seconde. Ce problème demande évidemment un traitement plus approfondi.

sacro) en rapport avec la genèse du Corsinianus. Il convient en revanche, au terme de ces pages consacrées à l'hypothèse de la contamination primaire, de ne pas différer l'examen de quelques arguments de caractère plus général qui paraissent militer en faveur de cette hypothèse dans l'opinion des critiques mentionnées ci-dessus[87].

Le premier de ces arguments tend à donner une image plausible de la contamination qui aurait fait entrer les leçons de ϑ dans le texte de C, en rapprochant cette opération de celle que présupposent les manuscrits munis de variantes à un stade antérieur de la tradition byzantine. A propos de l'exemplaire β, modèle commun de M et de C, dont j'avais suggéré l'existence, H. Grensemann, par exemple, ne voit pas pourquoi on admettrait que β, et non pas C, ms. du XVe siècle, aurait collectionné des variantes. «D'où viennent celles-ci», ajoute-t-il, «sinon de la comparaison de textes différents»?[88] Si nos 'Recherches' donnaient pour improbable le choix tardif des leçons de ϑ, c'était en raison du caractère singulier, parfois archaïque, de certaines d'entre elles: nous n'en trouvons pas d'exemple dans les 'variantes' recueillies en marge des ms. conservés[89]. Pour H. Grensemann toutefois, cette curiosité ne fait apparemment pas de difficulté chez un «savant du XVe siècle»[90]. Quoi qu'il en soit, l'analyse développée dans les pages qui précèdent montre qu'il n'y a aucune commune mesure entre la confection de ms. à variantes et le processus de contamination présumé à l'origine du texte de C. Ici le terme «Textvergleich» recouvre des choses fort différentes.

Dans le cas du ms. à variantes, nous sommes devant un nombre restreint de leçons isolées, recueillies le plus souvent en marge du texte et sans intention nécessaire de modifier celui-ci, selon une pratique dont les mss. hippocratiques, pour ne pas parler d'autres textes, offrent de nombreux exemples[91]. De l'autre côté, nous avons affaire à une imbrication étroite des leçons de ϑ dans celles de M, qui ne suit pas une formule précise et dont l'incohérence manifeste ne répond pas à ce qu'on peut et doit attendre, semble-t-il, du travail d'un 'rédacteur', même si certains passages paraissent révéler une intervention réfléchie. Au surplus, les deux opérations diffèrent du tout au tout quant à leur valeur explicative. L'hypothèse de la contamination tend à ramener l'essentiel des traits du texte de C à l'action délibérée d'une seule personne (l'auteur de la 'rédaction'), et échoue en ce faisant à rendre compte des disparates qui le caractérisent[92]. L'hypothèse de la

---

[87] Cf. n. 9. 14.

[88] Archives 354: «Woher kamen diese wenn nicht aus einem Textvergleich?»

[89] Notamment ceux dont le texte marque un effort manifeste de révision ou de normalisation: les Marcianus gr. 269 (M), Vaticanus gr. 277 (R), Parisinus gr. 2140 (I), Parisinus gr. 2145 (K).

[90] Archives 354. Cf. ci-dessous p. 41 et n. 110.

[91] Précédées ou non par la mention *γρ(άφεται)*, *τινὲς δὲ*, etc., elles proviennent d'une autre source que le modèle suivi par le copiste; mais cette source n'est pas nécessairement un second ms. Certaines variantes peuvent avoir été recueillies par le copiste indépendamment des témoins disponibles.

[92] Il s'agit bien entendu des disparates observables dans l'emploi de ϑ (ou d'un congénère) par le 'rédacteur', si l'on admet l'hypothèse qui attribue à celui-ci l'entrée massive des leçons

filiation, en recourant au ms. à variantes, ne prétend rendre compte que de certains traits du texte (les leçons singulières de *ϑ*); elle admet que sa physionomie relève encore d'autres causes et trahit l'intervention de plusieurs scribes: corruptions et fautes de tout genre, corrections et conjectures, contamination locale. Ces actions distinctes, parfois contradictoires, en se sédimentant peu à peu au cours du processus de transmission entre le XIe et le XVe siècle, offrent une explication plus plausible des particularités du texte du Corsinianus.

Le second argument fait état des similitudes que ce texte présente avec celui des mss. récents dépendant de M[93]. A vrai dire, il n'est formulé qu'en passant par H. Diller à propos du De natura hominis, dont C reproduit le début avant le fragment du De morbo sacro[94]. Mais J. Jouanna[95], après W. Bühler[96], a cru pouvoir étendre cet argument au texte du traité sur l'épilepsie en se fondant sur des indices dont il a surestimé la valeur[97]. En fait, ces similitudes sont très rares et elles n'ont aucun caractère significatif[98]. Il suffit pour s'en rendre compte d'examiner la liste

---

de *ϑ* dans un ancêtre prochain de C. Les corruptions imputables à des fautes mécaniques ou à des conjectures indépendantes de la contamination ne sont pas concernées ici.

[93] Tant le Vaticanus gr. 277 (R) et ses descendants que le groupe du Parisinus gr. 2140 (I). Cf. *Recherches* 100ss. 109ss. et le stemma 147.

[94] Gnomon 36 (1964) 240. 241.

[95] Rev. Phil. 43 (1969) 263.

[96] Byz. Zeitschr. 58 (1965) 367s.

[97] Il part de 394, 13 *τῶν λοιπῶν ϑ* M *νοσημάτων* in mg. add. M²: *τῶν λοιπῶν νοσημάτων* C, qui établit selon lui la dépendance de C par rapport à M (déjà H. Grensemann, Archives 354). Mais la main qui a noté *νοσημάτων* dans la marge de M est ancienne, peut-être contemporaine de la copie de ce ms.; dans ce cas, il n'est pas exclu qu'elle appartienne au *διορϑωτής* qui disposait normalement du modèle utilisé par le copiste: l'addition peut donc remonter à cet exemplaire. Averti de cette difficulté, l'auteur maintient ses conclusions, car, écrit-il, «ce n'est pas la seule fois où C et les recentiores se rencontrent sur une leçon fautive qui ne se lit pas dans M», renvoyant en note à «386, 1 *μεστὰ ϑ*M recte: *μετὰ* C recc.». Cet exemple n'est pas conclusif, car la confusion *μεστὰ*/*μετὰ* est le type de faute apte à naître spontanément sous la plume d'un copiste. A ce sujet, voir *Recherches* 120 n. 2 et 126 n. 3. Les leçons recensées dans cet ouvrage donnent par ailleurs la distribution suivante: *μεστὰ* M I F Bar¹ (XIVe s.): *μετὰ* H R U E K J G Z Mon. Laur. Haun., H étant copié sur M, G sur F et Mon. sur I (cf. stemma, p. 147)!

[98] W. Bühler 367 allègue, outre 386, 1 *μεστὰ*/*μετὰ* traité dans la note précédente, les six cas suivants, que je reproduis tels qu'il les présente: «376, 6 L. *ἀπισχνανϑῆι ϑ*M mg. (om. M): *ἐπισχνανϑῆι* C E X ...; 380, 2 *ἢ μεταξὺ κλαίων ϑ*M: *ἢ καὶ μεταξὺ κτλ.* C und alle übrigen ausser H ante corr. (die Angaben über die jüngeren Hss. nach Littré); 380, 11 *ψύχεος ϑ*M: *ψύξεως* X: *ψύξιος* C; 384, 9 *διαφανέα ϑ*M: *-ὲς* C X; ... 388, 1 *τὰ δὲ καὶ μεϑ' ἡμέρην* M: *καὶ* om. C plerique; 388, 7 *ὁκόταν* [*ὅταν ϑ*] *γὰρ ϑ*M: *γὰρ* om. C K». Je remarque, vérifications faites: 1) en 376, 6, C s'accorde avec E et sa copie X contre les autres recentiores, notamment R I K; en 380, 2, C s'accorde avec les recentiores contre K (cf. *Recherches* 120); en 388, 1 C s'accorde avec les recentiores contre R et ses copies U E X; en 388, 7, C s'accorde avec K contre les recentiores. Ce chassé-croisé montre qu'aucun rapport stemmatique ne peut être attaché à ces données. Il n'est même pas besoin de supposer un contact sporadique de C avec tel porteur de la leçon visée; elles appartiennent toutes au type de fautes susceptibles de naître spontanément. En particulier, on ne saurait donner à l'addition ou à l'omission de *καὶ* ou *γὰρ* (cf. *Recherches* 105 n. 3 sur l'addition de *γὰρ*) la valeur de véritables variantes. Pour *ἀπισχνανϑῆι*/*ἐπισχνανϑῆι*, cf. *Recherches* 54 et n. 3. – 2) En 380, 11, il faut noter que C associe *ἐκ ψύξιος* à 380, 10 *ἐν ψύξει*, tandis que X, qui écrit en réalité *ἐκ ψύξεος*, a en 380, 10 *ἐν*

des innovations les plus saillantes du Vaticanus gr. 277 (R)[99]. Quasi aucune ne se retrouve dans C; les exemples allégués n'ont pas de force conclusive[100]. Il en va de même si l'on rapproche le texte de C d'autres mss. typiques du processus de normalisation à l'œuvre au XIVe et au XVe siècle, les Parisini gr. 2140 (I) et 2145 (K)[101]. Cette confrontation, conduite méthodiquement, n'autorise qu'une conclusion, c'est l'indépendance de C et le contraste que font les innovations qui peuvent lui être attribuées avec les modifications introduites par les recentiores. Cela étant, même si nous admettons que C leur doit ça et là une leçon (jusqu'à preuve finale du contraire, qui requiert la collation intégrale des textes de R I K sur celui du Corsinianus), il ne peut s'agir que d'une contamination locale et secondaire, qui ne met pas en cause la filiation de ce ms.[102].

Un troisième argument se tire des observations faites sur le texte du De natura hominis. Pour être moins articulé, son influence n'en est pas moins sensible. H. Diller remarquait déjà que pour le fragment de ce traité «C s'accorde très souvent avec les mss. récents contre la totalité de la tradition plus ancienne»[103]; il cite sept exemples à l'appui: J. Jouanna reprend cette observation sur la base d'une enquête plus étendue[104], et la corrobore à l'aide de quinze exemples, dont

---

ψύχει. Ce sont deux processus tout à fait différents: ici nous avons une erreur de graphie (*ξ/χ*); là, C substitue délibérément *ψῦξις* à *ψῦχος* dans la phrase entière. En 384, 9, C et X accordent *διαφανὲς* avec *τό νοτῶδες*, le substantif le plus proche, alors que l'adjectif se rapporte logiquement comme *λαμπρόν* qui le précède à *τὸν ἠέρα* au début de la phrase. L'erreur était à portée de la main; nul doute que deux copistes peuvent y tomber indépendamment. Ces leçons, qui semblent suggérer quelque affinité entre C et le Parisinus gr. 2332 (X), ne prouvent rien, même pas un emprunt isolé.

[99] Comprises dans la liste proposée *Recherches* 101 et commentées 101–103. On relèvera ce qui est dit des leçons de *ϑ* rétablies apparemment par conjecture, et de la faible éventualité d'une contamination directe ou indirecte de R par *ϑ*.

[100] Cf. ci-dessus, n. 98.

[101] Voir *Recherches* 109–113. 119–122. Ajouter le cas du Parisinus gr. 2143 (J) (*Recherches* 117–119), qu'il faut créditer de la correction (392, 21) *τὸ αὐτὸ τοῦτο* (sic *ϑ*): *τῶι ὑπὸ τούτω* (*τοῦτο* I modèle de J) M I. C a le même texte que J.

[102] Diller 241 signale deux cas où C paraît s'accorder avec une leçon entrée tardivement dans M. Pour 394, 13 *τῶν λοιπῶν νοσημάτων* C M², voir ci-dessus, n. 97. Quant à 394, 5 *πρῶτος ϑ*M: *καὶ* ante *πρῶτος* add. M^rec C, je tiens la main qui a noté *καὶ* pour très récente (cf. *Recherches* 97: même encre que celle qui a modernisé la ponctuation et ajouté les *ν* éphelcystiques): du XVIe siècle, peut-être italienne. La relation présumée serait ainsi en sens inverse. H. Grensemann, *Heilige Krankheit* 88 (note critique au passage) désigne cette main, comme celle qui a noté *νοσημάτων* en marge un peu plus bas (394, 13!), par le sigle «M¹ vel M²». Cette assimilation, à vrai dire improbable, ferait de *καὶ* une addition du copiste lui-même ou de son *διορϑωτής*, et le cas serait identique à celui décrit à la note 97. Mais à supposer que nous tenions cette main pour postérieure à la copie, mais antérieure au XVe siècle, et que, plus généralement, nous admettions que C soit redevable ici, comme dans les passages énumérés n. 98, aux autres recentiores des similitudes qui les rapprochent, qu'en résulterait-il? Qu'il faudrait admettre un contact tardif entre C *et* K *et* X à l'exclusion d'une filiation régulière, la rencontre entre C et M^rec n'ayant, d'autre part, aucun retentissement sur le rapport de ce ms. avec le Marcianus proprement dit.

[103] Gnomon 36 (1964) 240.

[104] *Hippocrate. La nature de l'homme. Introduction, texte, traduction et commentaire* (Diss. Paris 1967) dactyl., p. CIIIs.

cinq coïncident avec les passages allégués par Diller. Ces faits, et quelques autres mis en évidence par le même auteur, sont intéressants; ils obligent à réviser, et vraisemblablement à modifier certaines des conclusions proposées pour cet écrit dans nos 'Recherches' sur la base des données alors disponibles[105]. Jusqu'à quel point? Le contrôle du matériel utilisé par Jouanna et des inférences qu'il en tire le montrera[106]. Il résume ailleurs son appréciation dans les termes suivants: «Le Corsinianus est un recentior dont le texte de base présente les innovations carac. téristiques d'une famille de recentiores descendant de M (famille de R = Vaticanus gr. 277), mais qui a été fortement influencé par les lemmes du Commentaire .. de Galien et dans une moindre mesure par A»[107]. Ce jugement («... *les* innovations caractéristiques ... de R») me paraît dépasser sensiblement la portée des observations réunies par l'auteur aux pp. CIII et CIV de l'introduction à son édition du De natura hominis. Sur les quinze passages allégués, il n'en propose en fait que 5 ou 6 qui attestent formellement, même à ses yeux, l'accord de C avec les recentiores groupés autour de R (dans ces 5 cas, en effet, les lemmes de Galien s'accordent avec M contre C rec.). Ce nombre n'est pas négligeable, mais sans doute n'excède-t-il pas celui des leçons que C possède en commun avec A contre M et les lemmes de Galien. Dès lors, à la question de J. Jouanna[108]: «Comment expliquer qu'un manuscrit qui comporte des leçons propres à une famille de recentiores dérivant de M puisse remonter à un archétype antérieur?», on répondra en alléguant la contamination de C par ces recentiores avec autant de logique que cet auteur n'en met lui-même[109] à expliquer par la contamination (ayant exclu préalablement toute filiation) l'accord de C avec A. A vrai dire, la vraisemblance intrinsèque est plutôt du côté de la première hypothèse, car il est plus naturel (c'est la tendance que nous observons partout ailleurs) que le copiste d'un écrit médical aille aux leçons 'modernes' qui lui sont proposées en dehors de son modèle par des sources récentes, plutôt qu'à celles d'un témoin byzantin ancien, vraisemblablement tenu pour dépassé[110].

---

[105] Jouanna signale, p. CIII, quatre cas d'accord de C contre AV avec «des erreurs ou des innovations» de M. Dans ces quatre cas, Villaret laisse inférer de son apparat, dont j'étais tributaire (cf. *Recherches* 34, n. 1), l'accord de M et de V soit contre C (28, 6 V. = 3, 5, 8 J.; 29, 2 V. = 3, 7, 4 J.; 38, 14 V. = 11, 25, 10 J.) soit avec C (27, 15 V. = 2, 4, 15 J.). Il faut mentionner en outre les observations relatives au Vaticanus gr. 276 (V) communiquées par C.-D. Lienau à propos du *De Superfetatione*: le fait que la première main de V (Va) a tiré le texte de cet écrit d'un modèle en majuscule (cf. Diller, p. 237). Il n'est cependant pas certain que Va doive le texte du *De natura hominis* au même modèle (Diller 240). Jouanna, quant à lui, tient pour un modèle en minuscule (p. CII n. 1).

[106] Je dois à l'obligeance de l'auteur la communication des pages de son introduction relatives au Corsinianus (CI–CXIII). Ce ms. mis à part, l'analyse qu'il propose de la tradition, notamment la description de M et des témoins du texte de Galien, ne m'est pas connue.

[107] Rev. Phil. 43 (1969) 262.

[108] *Hippocrate. La nature de l'homme*, p. CIV du texte dactylographié.

[109] Ibid. p. CXIII.

[110] Bien entendu, les lemmes de Galien et le matériel des lexicographes ne sont pas compris dans ce déni ou cette indifférence envers les premiers ms. byzantins. Au contraire: c'est

Quoi qu'il en soit, il convient de garder présent à l'esprit le fait que les fragments du De natura hominis et du De morbo sacro, tels qu'ils se présentent dans le Corsinianus et en dépit de leur curieuse imbrication[111], constituent deux textes nettement distincts non seulement quant à leurs particularités internes[112], mais encore en ce qui concerne les conditions matérielles de leur transmission: les indices relevés dans le Corsinianus[113] donnent à penser que les deux fragments ne figuraient pas au même titre dans le modèle de ce manuscrit et n'y ont pas pénétré par les mêmes voies[114]. Ils doivent être considérés, en première hypothèse, comme relevant de filiations distinctes, et la place qu'on leur assigne dans la tradition ne peut dépendre que des caractéristiques propres à chaque texte. En ce qui concerne l'accord de C avec les recentiores, pour nous en tenir à cet exemple, l'absence d'indices notée pour le De morbo sacro n'est aucunement compensée par les convergences relevées dans le De natura hominis, quoi qu'on pense de la signification de celles-ci. Pour être concevable dans un cas, le rapport n'en reçoit pas dans l'autre le plus petit commencement de preuve; et ce qui peut sembler plausible là, se révèle ici tout à fait impossible. Il ne semble pas qu'on ait suffisamment tenu compte de cette discrimination[115].

---

avec leur aide que le texte hippocratique est revu et modernisé à l'époque byzantine. Le cas du Vaticanus gr. 277 (R) est significatif à cet égard. Cf. *Recherches* 100.

[111] Cf. ci-dessus. n. 10, et *Recherches* 19. 27. 30.

[112] Sur l'accord inégal des deux textes avec le texte correspondant de M, cf. *Recherches* 51. Diller 241. Sur la disparité de leur rapport avec les recentiores, voir ci-dessus, p. 39ss, Sur le caractère et le rôle différent des leçons propres qu'ils présentent, corrections ou conjectures, ou leçons de contamination, cf. Diller 240. 242.

[113] *Recherches* 30–32.

[114] Cela est plus vrai encore, si l'on admet, comme H. Diller y incline, que le modèle de C était lui aussi un miscellaneus (Gnomon 36 [1964] 239 n. 1).

[115] On relève dans certaines phases de l'argumentation développée par les critiques dont nous avons rapporté le point de vue une sorte de préjugé favorable à la théorie de la contamination. Engendrée par les premières observations relatives au fragment du *De natura hominis*, celle-ci est étendue au *De morbo sacro* à la manière d'une hypothèse qui n'a plus besoin d'être établie, mais seulement vérifiée. Ainsi s'explique que des faits, en eux-mêmes incontestables, soient allégués parfois comme des preuves, alors qu'ils ne dégagent tout au plus qu'une possibilité. C'est ainsi que H. Grensemann estime que l'utilisation de *ϑ* par C est «prouvée» («beweiskräftig», Archives 354, *Heilige Krankheit* 41) par 386, 20 *νομώδια. κρίνοντες ϑ*: *νόμῳ διακρίνοντες* M recte: *νόμῳ κρίνοντες* C. Ce passage donnerait un spécimen certain («sicherer Beleg», Archives; «sehr wahrscheinlich», *Heilige Krankheit*) d'une faute de *ϑ* engendrant celle de C. C (ou son modèle) aurait corrigé la leçon de M au vu du texte de *ϑ* lu rapidement comme *νόμῳ κρίνοντες*. Explication plausible si l'on part du texte de M et de l'hypothèse de la contamination, mais qui ne prouve en rien celle-ci. Car la chute du préverbe *δια-* n'est pas moins plausible à partir du texte de l'(hyp)archétype translittéré sans mécoupure; la substitution du verbe simple au composé n'est pas inattendue (substitution au surplus favorisée ici par l'association de *νόμος* et *κρίνειν* en contexte judiciaire). – H. Diller, de son côté (241), note en 392, 8 *ἢν ... ὑπερχαρῇ ἐξ ἀπροσδοκήτου πάθους ϑ*: *εἰ ... ὑπερχαρῇ ἐξ ἀδοκήτου ἢ ἀνιαθείη* M: *εἰ ...ὑπερχαρῇ ἐξ ἀδοκήτου πάθεος ἢ ἀνιαθῇ* C: «*πάθους* (*πάθεος*) add. *Θ* (C): non exhib. M. Im übrigen hat C mit *ἀδοκήτου* gegen *ἀπροσδοκήτου Θ* und mit den in *Θ* ausgefallenen Worten *ἢ ἀνιαθῇ* (*-θείη* M) im wesentlichen den Text von M. Die Kontamination ist hier besonders handgreiflich.» Sans doute *πάθεος* C *peut* s'expliquer comme une insertion tardive dans le texte de M à partir de *ϑ*. Et cette explication a l'avan-

Bien entendu, si l'analyse de chaque texte conduit indépendamment l'une de l'autre à des résultats convergents, on en conclura légitimement qu'ils occupent une position semblable ou identique. J'avais, pour ma part, franchi ce pas, sur la base des données dont je disposais (incomplètes s'agissant du De natura hominis): les nouvelles observations proposées sur le premier fragment invitent, au moins jusqu'à nouvel ordre, à renoncer au lien de solidarité que j'avais cru pouvoir nouer entre ce texte et le fragment du De morbo sacro. Mais, notons le en termi nant, ce lien ne se laisse pas rétablir sans autre par la théorie de la contamination, même si l'hypothèse s'en trouvait confirmée dans le cas du De natura hominis et qu'elle ne se heurtât pas aux difficultés fondamentales exposées dans la présente étude en ce qui concerne le De morbo sacro.

Du point de vue de l'histoire du texte et de sa tradition, en effet, les deux principes en cause, filiation et contamination, ne sont pas entre eux dans un rapport de symétrie ou de réciprocité. Dans le second cas, les indices matériels défavorables à une commune origine des deux textes ont plus de poids. Dans l'hypothèse de la filiation nous disposons d'un cadre de référence large et précis: le stemma proposé est apte par définition à englober plusieurs états du texte. Il s'agit d'une procédure extensive et régulière de copie selon un seul et même schéma étendu à plusieurs siècles. Dans l'hypothèse d'une double contamination, en revanche, on postule la répétition d'une opération singulière menée en dehors de tout cadre commun par deux copistes[116] indépendants, à la même époque et selon des normes semblables encore que très particulières. La force des preuves aptes à démontrer ce parallélisme doit être à la mesure de son improbabilité.

---

tage de la simplicité. Mais elle n'est pas la seule possible. Et à supposer que la contamination de C par *ϑ* ne soit pas établie d'autre part, il n'y a pas d'obstacle majeur à ce que nous tenions le texte de C comme dérivant d'un ancêtre de M; cf. *Recherches* 53s. Wilamowitz déjà voyait en *πάϑους ϑ* une glose (Sitzungsber. d. Preuss. Akad. d. Wiss. 1901, 5 n. 2). Que cette glose soit ancienne et que M (ou son modèle) l'ait écartée, il n'y a là, compte tenu de ce que nous savons de ce ms. (cf. ci-dessus, p. 12 et n. 7), rien d'inconcevable, si l'on se rappelle que, selon H. Grensemann, «an dem Text dieser Hs. ist ... vielleicht ... mehr als in irgendeiner alten Hippokrateshs. überhaupt 'gearbeitet' worden» (*Heilige Krankheit* 34). – J. Jouanna, quant à lui, aurait fait probablement moins crédit aux similitudes de C avec les recentiores (cf. ci-dessus n. 97) et il aurait accordé plus d'attention aux leçons propres de ce ms., s'il n'avait pas considéré a priori que les deux fragments formaient un tout homogène du point de vue de la tradition du texte. – Relevons enfin un petit impair dans l'argumentation de W. Bühler 367s. Il cite en 380, 14 un passage où C aurait écrit «d'abord la leçon de *ϑ*: *τὸ δὲ ϑέρος*, puis noté au-dessus la forme du génitif transmise dans M.» En réalité, ce qui se lit au-dessus de la ligne, c'est la graphie *-ος* surmontant *ϑέρ* dans le texte: nous déchiffrons la leçon de *ϑ* sans plus.

[116] Cette conclusion découle naturellement de l'opposition de ce que nous avons appelé les caractéristiques internes des deux textes, notamment la rareté des conjectures propres à C dans le fragment du *De natura hominis* et leur abondance relative dans celui du *De morbo sacro*.